

NAITRE, MOURIR, RENAITRE ENCORE ET PROGRESSER SANS CESSE, TELLE EST LA LOI

Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE.

54e Année. N° 10 1er Octobre 1911.

Directeur-Gérant : PAUL LEYMARIE

Le Drame de la Vie

(*Suite*).

Ce chapitre serait incomplet, si nous ne le terminions, à titre de conclusion, par quelques considérations générales.

Nous avons vu que la chasse nous a procuré et nous procure encore, non seulement une énorme quantité de ressources alimentaires, mais encore bien d'autres produits qui trouvent dans le monde des arts, comme aussi et surtout dans le domaine économique, de nombreuses applications. C'est pendant les âges d'immense durée qui séparèrent le régime de la quête du

régime pastoral, que fut exploité, à main armée, ce monde animal à qui nos ancêtres ont dû leur subsistance, tout d'abord, puis tous les progrès qu'a provoqués et rendus possibles le concours indispensable des règnes inférieurs.

Dans les vestiges qu'a laissés l'homme, au cours des milliers d'années qu'a vraisemblablement duré la période préhistorique, l'on ne trouve nulle trace d'animaux domestiqués, nulle trace de culture. C'est l'homme seul qui, au sein d'une nature stérile et en face d'une faune menaçante, a dû leur arracher, par la force ou par la ruse et au milieu des péripéties plus ou moins tragiques d'une lutte incessante, l'alimentation quotidienne et les vêtements les plus indispensables. C'est ainsi, par la conquête du monde animal, que la chasse a véritablement créé un monde nouveau. Tout ne s'est-il pas rattaché à ce régime d'un caractère spécial : inventions d'armes offensives, conquête du feu, migrations, guerres d'invasion, mœurs, coutumes et croyances, tout n'a t-il pas surgi au cours de cette phase de luttes, d'agression et de conquêtes dont le souvenir a si fortement impressionné les peuples ayant vécu dans ce milieu, que la majeure partie de la race humaine en a conservé, par atavisme, l'empreinte ineffaçable.

Toutefois, en ce qui concerne spécialement la chasse, certaines modifications s'opérèrent dans les esprits, dès l'origine de la période historique, à mesure que le régime pastoral plus ou moins associé à la vie agricole, vint procurer à l'homme de nouveaux avantages. Progressivement amené à en bénéficier, il usa de moins en moins des ressources dont il avait si longtemps vécu. Nourries avec plus d'abondance, sans fatigue et sans périls, par les troupeaux et les moissons, les populations civilisées finirent par ne voir, dans les produits aléatoires que procure la chasse, qu'un supplément de ressources d'une utilité toute relative, sinon même complètement superflue. Sous l'impression de ces considérations utilitaires, se fit dans les esprits une sorte d'apaisement. Les armes de chasse, de plus en plus négligées, firent place aux outils aratoires et c'est en raison de l'importance décroissante des procédés sans lesquels n'auraient pu subsister les primitifs, que l'on peut se rendre compte de la réprobation dont ils ne tardèrent pas à devenir l'objet. Au cours des choses humaines, tout est action et réaction. Alors que les cultes anciens avaient préconisé les conquêtes cynégétiques, il arriva, par suite d'une volte-face, que les cultes subséquents les proscrivirent avec une progressive sévérité. Nemrod le « grand chasseur » fut repoussé par le dieu des populations pastorales. Le divin Manou, législateur des Indous, stigmatisant la chasse, la dénonça comme étant le « premier des dix vices poussant l'homme à l'amour des plaisirs égoïstes ». Par elle, disait-il, le chasseur devient « l'homme de proie » qui, tout d'abord, tue les fauves, puis les animaux inoffensifs, puis enfin ses semblables eux-mêmes, si bien que les guerres fratricides sont la résultante naturelle des guerres livrées aux espèces infé-

rieures. Solon défendit la chasse aux Athéniens, afin d'empêcher le peuple de négliger le culte des beaux arts et de se détourner des hautes préoccupations intellectuelles.

Bel exemple que nous donnent ces sages législateurs, à nous, les civilisés de l'heure présente. Avons-nous su, saurons-nous en tirer profit? Hélas! ne suffit-il pas, pour en douter, de jeter un regard sur l'état de notre monde moderne? N'est-il pas à craindre qu'en dépit de son déclin, l'industrie naturelle, disons mieux, que l'ère des violences et des conquêtes à main armée, ne garde sa raison d'être et ne se perpétue dans le monde, tout le temps que la nature elle-même conservera quelque reste de sauvagerie.

Toutefois, étant donné que le domaine de la faune indépendante est progressivement réduit par les empiétements continuels de la faune domestiquée, il arrivera forcément que ses produits s'amoindriront toujours davantage, jusqu'à ce qu'ils aient perdu leur raison d'être, c'est-à-dire leur utilité. De telle sorte, conclut M. Bourdeau, que la chasse, régime indispensable au début, puis privilège aristocratique et enfin, de nos jours, simple passe-temps improductif, cruel et funeste, n'ayant plus de rôle civilisateur à remplir, devra disparaître, pour faire place à un mode d'exploitation plus pacifique et mieux ordonné.

CHAPITRE III

La pêche

Nous venons de raconter ce qu'a été et ce qu'est encore la chasse, sur la terre et dans les airs, mais il est un autre domaine et combien grande est son étendue, où se livre une autre guerre, où s'effectue, sous une autre forme, une nouvelle espèce de chasse dont il nous reste à décrire les procédés tout spéciaux. Du reste, n'est-ce point toujours la même histoire que nous racontons, l'histoire de la conquête de ce monde animal qu'a voulu asservir, que veut surtout exploiter, à tout prix, l'homme toujours avide... « l'éternel inassouvi »?

Dans cette autre sphère immense que constituent les océans, les mers, les lacs, les fleuves, domaine aquatique qui recouvre les trois cinquièmes du globe entier, abonde et surabonde une proie ardemment convoitée. Faune multiple, innombrable dont les repésentants, de toutes formes et de toutes natures, remplissent les eaux d'un pôle à l'autre et de l'orient à l'occident.

L'on connaît, aujourd'hui, plus de dix mille espèces de poissons, sans compter tous ceux qu'il nous reste à découvrir. Autant de proies inoffensives qui n'attaquent jamais, ne peuvent se défendre et ne cherchent qu'à s'enfuir. Quelle aubaine pour le conquérant insatiable qui, maître de la terre, a voulu y ajouter l'océan.

Toutefois, ce n'est qu'assez tard qu'il a tourné de ce côté ses convoitises, arrêté qu'il était par la nature même du milieu qu'il s'agissait d'exploiter. Des siècles donc se sont passés, sans qu'il ait tenté de poursuivre résolument ces poissons insaisissables dont les fouilles opérées dans certaines stations de l'âge quaternaire n'ont fourni que d'insignifiants débris. Inabordable, insondable, l'abîme mystérieux conservait ses trésors, les défendant, semblait-il, par ses tempêtes qui roulaient, submergeaient dédaigneusement les audacieux esquifs qui osaient s'éloigner des rivages.

Le besoin seul poussa le chasseur privé de gibier, à tenter d'autres aventures. Il lui fallait demander à l'eau ce que lui refusait la terre, et c'est dès le jour, où l'homme ne se contentant plus des épaves, poissons vivants ou morts que lançait sur le sable la violence des vagues, essaya de poursuivre sa proie dans son propre élément. C'est dès ce jour, que commença l'histoire de la pêche.

Histoire longue et si souvent tragique, alors que le pêcheur affrontant les hautes mers, osa s'attaquer aux colosses, baleines et cachalots qu'il eut l'héroïque folie de relancer jusque dans leurs plus inabordables refuges.

Tout d'abord, l'homme inexpérimenté se résigna à ne capturer, à la main, que les poissons qu'il surprenait dans les eaux basses ou dans quelque anfractuosité de rocher; mais combien misérable était le produit de ces pêches enfantines. Ce fut bien autre chose qu'il lui fallut tenter ; c'est jusque dans ses dernières retraites qu'il devait poursuivre sa proie et l'homme qui voulait aboutir, apprit à plonger. Il descendit entre les récifs, pénétra dans les grottes sous-marines, où tant d'audacieux périrent asphyxiés, se heurtant aux roches aiguës et mourant, parfois, dans les lanières à ventouses des pieuvres hideuses, après s'être débattu contre les requins qu'il poignardait dans les glauques profondeurs des eaux.

C'est ainsi que pêchaient les Grecs, au temps d'Homère et même du vivant d'Aristote à qui Alexandre assigna une escouade de plongeurs habiles, chargés de lui procurer les animaux marins que voulait étudier le naturaliste philosophe. Et c'est par l'emploi de ce même procédé que se fit, pendant des siècles, la pêche des huîtres perlières, tout aussi bien que celle des éponges, jusqu'à l'époque relativement moderne où furent inventés la cloche à plongeur et le scaphandre.

Mais n'anticipons point. Bâtons pointus, lances, flèches, fourches et dards furent les premiers engins de pêche, dont se servirent les sauvages et c'est à leur aide que les troglodytes du Périgord capturaient les saumons qui de leur temps s'ébattaient dans la Vézère. Mais comme il arrivait assez souvent que le poisson, simplement blessé, emportait le dard enfoncé dans ses chairs, le primitif ingénieux s'avisa d'attacher une cordelette à l'arme de jet qu'il retirait à lui tout doucement, en même temps que la proie morte ou vivante.

Et ce fut là l'origine du harpon moderne, harpon barbelé qu'on lance à distance dans les flancs des baleines et des cachalots.

Toutefois, cette pêche avait encore ses inconvénients. Les successeurs des troglodytes ayant constaté que le poisson effrayé par le geste violent que faisait le pêcheur en lançant son harpon, s'enfuyait avant d'être frappé, usèrent de ruse, s'abstinrent de toute précipitation. L'on construisit alors des pièges, sortes de parcs artificiels que l'on fixa solidement dans les basses eaux de la rivière et dans les labyrinthes desquels s'égaraient les poissons affolés qui, presque jamais, n'en retrouvaient l'issue. C'est à cette lointaine origine que se rattache la construction de ces immenses *madragues* qui, tout d'abord, furent employées par les Phéniciens et dont se servent, à l'heure qu'il est, nos modernes pêcheurs pour capturer les thons sur les côtes de la Méditerranée.

Mais le progrès s'arrête-t-il jamais ? Bien ingénieux furent les premiers harpons, fort productives furent les petites madragues; mais combien supérieurs furent les filets, ces grands filets souples, mobiles, portatifs qui permettent au pêcheur de n'attendre ni le retour des marées, ni le bon plaisir des poissons. Bien que l'invention de ce puissant engin ne remonte qu'à la phase secondaire de la période sauvage, il n'en est pas moins vrai que l'emploi qu'on en a primitivement fait est de date fort ancienne, puisque des débris de filets ont été retrouvés dans les fouilles de certaines cités lacustres et particulièrement dans quelques-unes des stations du lac de Constance.

Les pêcheurs se voyant en possession de l'engin généralement désigné sous le nom de « filet » ne tardèrent pas à lui donner toutes sortes de formes affectées à des genres de pêches de nature spéciale. Et combien y en a-t-il de ces spécialités diverses? Les manuels de technologie en décrivent plus de soixante espèces, depuis les simples poches emmanchées d'un bâton, jusqu'à ces immenses filets dragueurs qui balaient le fond des mers côtières, d'où ils ramènent des quantités de poissons véritablement inquiétantes, si l'on songe qu'il y a déjà plus de deux siècles que se font régulièrement ces rafles désastreuses.

N'oublions pas de signaler, au nombre des multiples engins ci-dessus énumérés, les hameçons perfides dont l'antiquité est à ce point respectable qu'elle ne remonte à rien moins qu'à l'âge du bronze, si bien que les pêcheurs à la ligne — naïve mais honnête corporation, s'il en fut — peuvent se glorifier, à juste titre, de ce que leur passe-temps favori, disons mieux, que leur incurable et atavique passion a pour elle la consécration de siècles sans nombre. Aussi, est-ce pour eux que travaillent de gigantesques fabriques anglaises livrant à la consommation universelle une si prodigue quantité d'hameçons de toutes formes et de toutes tailles, que le produit de leur vente, qui le croirait? se chiffre, au bas mot, par la somme colossale de 200 millions de francs.

Les Phéniciens furent les premiers à comprendre quelle importance commerciale pouvait être attribuée aux ressources que nous fournit la mer et c'est à eux que remonte l'invention des salaisons, sans lesquelles aurait été perdu le fruit des pêches surabondantes.

Les Grecs, les Etrusques et les Romains se livrèrent, eux aussi, à ce genre d'industrie. Toutefois, il est curieux de constater que la mode, en ce bas monde, est en toute matière la reine incontestée — reine fantasque qui, sans raisons appréciables, s'impose aux populations, crée leurs goûts, règle leurs fantaisies, prend son temps et choisit son heure... Si bien, qu'en ce qui concerne la vogue gastronomique dont les poissons furent l'objet, ce ne fut que vers la fin de la République, qu'elle se manifesta chez les Romains — en dépit des objurgations de l'austère Caton, tout scandalisé de voir certains poissons follement appréciés « se vendre plus cher qu'un bœuf en son entier ».

Est-il besoin d'ajouter que nul ne s'inquiéta de la mauvaise humeur du morose censeur, de telle sorte que les raffinés de Rome, dépassant les gourmets d'Athènes dans leur goût passionné pour cet aliment aristocratique, construisirent à grand frais des viviers spéciaux, où ils engraissaient les espèces les plus réputées dont trafiquaient, et à quels prix, les pisciculteurs en renom. En tête de ces espèces, figuraient ces légendaires murènes, sortes d'anguilles d'un goût délicieux, paraît-il — voire même absolument exquis... lorsqu'on suivait l'exemple de l'infâme gourmet dont le nom a été stigmatisé par l'histoire vengeresse. Védius Pollio, c'est ainsi qu'il se nommait cet épicurien criminel qui, pour vendre ses murènes plus délicates, les nourrissait, raconte-t-on, pendant quelques semaines... avec de la chair d'esclaves qu'il faisait mettre à mort dans ce but !

Sans aller aussi loin, d'autres sybarites du Bas-Empire avaient fait établir des rigoles de marbre qui amenaient de l'eau de mer jusque dans un réservoir creusé dans leur salle à manger et c'est là, qu'au milieu de leurs festins, ils prenaient des poissons vivants que l'on faisait cuire sur la table, après avoir contemplé certains d'entre eux et tout particulièrement le célèbre rouget qui, en mourant lentement hors de l'eau, se coloraient dans leur agonie, de teintes chatoyantes d'un admirable éclat.

Une telle dépravation de goût dépassant décidément toute borne, peut nous donner une idée de l'état d'esprit de ces Romains de la décadence, bien dignes d'avoir pour maître un homme tel que Domitien, cet empereur inqualifiable qui, au dire de Juvénal, osa convoquer les sénateurs romains, en séance solennelle, où il leur ordonna de discuter et de décider à la majorité des voix... à quelle sauce devait être accommodé un certain turbot d'exceptionnelles dimensions qui devait figurer comme plat d'honneur, dans un de ces festins que se payaient fréquemment les Césars et dont

l'extravagante somptuosité dépasse, et de beaucoup, toute imagination.

A partir de la chute de l'empire romain, la pêche déclina dans la Méditerranée ; tandis qu'elle prit une extension considérable dans l'Océan Atlantique dont les vaisseaux phéniciens et romains n'avaient osé longer les côtes. C'est surtout dans le nord de l'Europe, qu'on s'adonna résolument à la culture de la faune marine. Les Scandinaves étaient de hardis et habiles pêcheurs et le rude métier auquel ils se livraient devint pour eux ce qu'il avait été pour les Grecs et surtout pour les Phéniciens, une sorte d'apprentissage à la piraterie. Aussi, est-ce dès cette époque que fut donné, à ces audacieux navigateurs, le nom tout à la fois pittoresque et significatif d' « écumeurs de mer ».

Aux Scandinaves, succédèrent les Hollandais qui, dans les temps modernes, ont donné à l'industrie de la pêche une importance qu'elle n'avait encore eue chez aucun autre peuple. Ajoutons, toutefois, que ce monopole qui fut pour eux le fondement de leur prospérité commerciale, leur fut successivement enlevé, par les Anglais, d'abord, par les Français, ensuite, et qu'il appartient, aujourd'hui, dans toute son amplitude aux Anglo-Saxons du Nouveau Monde, c'est-à-dire aux Américains.

(*A suivre.*) ED. GRIMARD.

La pluralité des mondes habités

A propos du célèbre ouvrage de Camille Flammarion : *La Pluralité des Mondes habités*, dont nous fêtions dernièrement le cinquantenaire, nous disions qu'avant sa publication, l'astronomie était une science peu populaire et très négligée même par les esprits cultivés. Depuis, elle a fait certainement d'énormes progrès tant dans le monde des savants que dans le monde des philosophes spiritualistes, mais combien peu dans ce monde qu'on appelle le public et qui est avant tout le disciple de la presse. On s'y préoccupe sans doute de l'apparition d'une éclipse, d'une comète et des taches plus ou moins grandes ou plus ou moins nombreuses du soleil, en raison de la rareté du fait ou de l'influence qu'on suppose attachée à ces phénomènes ; mais, d'une façon générale, les jouissances et les plaisirs procurés par la richesse ou l'intrigue, la lutte acharnée qu'on poursuit non point tant pour vivre que pour s'enrichir, le désir chez un peuple de surpasser son voisin et bien souvent de le diminuer même au prix d'une guerre désastreuse, toutes ces passions ou intérêts divers ont infiniment plus d'attraits pour les humains que

la contemplation sereine des cieux, si pleine cependant de hauts enseignements. Dans les belles nuits d'été ou d'hiver, voyons-nous beaucoup de regards levés vers la voûte céleste pour y sonder le mystère de ce peuple scintillant d'étoiles, qui convie nos âmes à la méditation en même temps qu'à d'infinies espérances ? Chimères, chimères que tout cela, déclare-t-on, et l'on taxe de rêveurs et d'imprudents tous ces curieux qui, levant le nez en l'air, s'exposent surtout ou à une chute ou à un rhume.

Qu'il vous arrive de reprocher à quelqu'un son indifférence pour les astres, ces signes silencieux autant que majestueux de la puissance divine, que vous répondra-t-on ? — On vous répondra quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent : — Mais qu'est-ce que cela peut nous faire les astres ? A quoi cela peut-il bien nous être utile ? Nous avons des becs de gaz ou des becs électriques qui nous éclairent autrement mieux. Quant à leur habitabilité, que nous importe. N'avons-nous pas assez à faire de pourvoir sur la terre aux besoins de notre existence ; de nous y occuper de nos familles, de nos patries et de nous-mêmes, sans chercher à creuser un hypothétique problème dont la solution ne peut offrir aucun avantage pratique ? Là, bien franchement, nous ne voyons pas du tout et nous ne comprenons pas, au moins pour le moment, l'utilité des étoiles, ni ce qu'il peut y avoir d'intéressant à savoir qu'il y a des milliers de systèmes planétaires comme le nôtre, avec des soleils de multiples couleurs, etc., etc. Déjà les astronomes nous disent qu'il ne faut pas moins de trois ans pour qu'un rayon lumineux, parti de la plus proche de ces étoiles, parvienne jusqu'à nous, en marchant à la vitesse fantastique de 70.000 lieues à la seconde... Alors ! alors ! que voulez-vous que la vie toute problématique qu'on peut passer sur ces mondes nous intéresse ! C'est peut-être très récréatif pour l'imagination, mais on ne vit pas de rêves. Admettons même tout ce que vous voudrez ; nous avons, il me semble, tout le temps de jouir des alléchantes promesses qui nous sont faites et que nous ne verrons se réaliser que dans des millions d'années. Ne nous arrêtons donc pas à toutes ces billevesées qui, en realité, ne valent pas le temps que l'on perd à les écouter et à les discuter. Et convenez avec moi que, n'y aurait-il pas d'étoiles du tout, vous feriez comme nos pères et comme moi, vous vous en passeriez très bien.

— Ah ! pauvre esprit tardigrade, il est difficile de raisonner plus illogiquement. Il y a des choses autrement insaisissables que les étoiles et dont cependant vous auriez bien de la peine à vous passer, tels : l'amour de la famille, l'amitié, la justice, le progrès, le culte des lettres et des arts, et même la vertu et l'héroïsme.

Pourquoi aimez-vous vos parents, votre femme ou votre mari, vos enfants, vos amis, puisque vous n'êtes pas même sûrs que demain vous appartient et que vous pourrez leur continuer votre affection et compter sur la leur ?

Et la justice, pourquoi l'estimons-nous si haut, pourquoi l'invoquons-nous à tout propos et la regardons-nous comme la base essentielle de l'organisation d'une société, alors que nous la voyons si diverse, si peu constante, si injuste parfois dans les meilleures causes, et généralement plus disposée à sévir cruellement qu'à corriger ?

Et le progrès, que signifie le progrès, qui favorise bien souvent les uns au détriment des autres; qui est d'une lenteur désespérante, et qui a exigé des générations qui nous ont précédés tant de sang versé, tant de souffrances et tant de larmes ?

Et le culte des lettres et des arts : quelques-uns s'y intéressent ; mais combien plus y restent indifférents ?

La vertu ! l'héroïsme ! quelque chose qu'on imite très peu, mais qu'on remarque beaucoup parce que très rare et pour ainsi dire miraculeux, et qu'on ne constate que par hasard et chez des êtres exceptionnellement doués !

Cependant, essayez d'imaginer une société sans l'amour de la famille et l'amitié, sans la justice, le progrès, le culte des lettres et des arts, la vertu et l'héroïsme ; évidemment, vous ne le pourrez pas.

Pourquoi donc cette éclatante vérité de la pluralité des mondes habités n'aurait-elle pas autant d'intérêt, et ne serait-elle pas à un degré plus élevé encore, un des facteurs du progrès de l'esprit humain vers le bonheur idéal, but commun de toutes les créatures? N'avons-nous pas soif de monter, toujours, toujours plus haut ? *Excelsior ! excelsior !* La Terre, c'est entendu, offre à nos regards comme à notre étude d'incalculables merveilles. La moindre des sciences, pour n'être qu'imparfaitement connue, exige souvent toute une vie ; et il en est presque ainsi pour tous les besoins et jouissances de l'esprit et du corps. Mais cette difficulté même à nous pénétrer, dans une seule existence, des connaissances essentielles à la vie d'êtres civilisés, n'appelle-t-elle pas notre esprit à raisonner sur la nécessité de la pluralité des existences ?

Il y a sans doute des existences heureuses, mais combien plus de tourmentées par les soucis, les souffrances et les misères de toutes sortes, et combien d'heureusement commencées et tout à coup interrompues par la mort ?

A chaque instant, ne disons-nous pas : — si nos forces étaient plus grandes ou notre vie plus longue, ou bien, s'il nous était donné de recommencer notre vie, nous lui donnerions une tout autre allure et une tout autre direction ?

La crainte de la mort n'est-elle pas la marque instinctive de notre désir de toujours vivre ; et comment ce désir pourrait-il exister, s'il ne devait jamais être satisfait ? Nos désirs les plus fous, nos passions même les plus viles et les plus criminelles peuvent se donner carrière, et le désir de revi-

vre pour réparer une vie mal employée et s'en refaire une nouvelle plus conforme à ses goûts comme à ses aspirations ne pourrait jamais être comblé ! Y a-t-il rien de plus irrationnel et de plus invraisemblable ?

Si les générations ne passaient qu'une seule fois sur notre globe, pourquoi le progrès favoriserait-il les unes et pas les autres? et pourquoi aussi ne se réaliserait-il toujours au profit des unes qu'aux dépens et après la dure expérience des autres?

Et si la nuit est la fin, l'anéantissement de tout, pourquoi la vie apparaît-elle partout et pourquoi succède-t-elle sans cesse à la mort ? Pourquoi, chaque hiver, l'arbre perd-il toute apparence de vie, et la reprend-il, chaque printemps, pour produire de nouvelles feuilles, de nouvelles fleurs et de nouveaux fruits? Pourquoi tous les êtres animés se présentent-ils à nos regards sous des formes infiniment variées, si ces formes sont des production de hasard et sans but destinées à disparaître à tout jamais dans le néant ?

Nous ne pouvons tourner une page du grand-livre de la nature sans y rencontrer un fait ou un argument en faveur de la pluralité des existences. A toutes les époques de l'histoire, cette grande vérité a été reconnue, puis insensiblement négligée, oubliée et perdue. De même que toutes les vérités elle ne s'est montrée clairement qu'aux esprits capables de la recevoir et de la comprendre.

Les religions dogmatiques se sont complu à la défigurer pour la faire servir à leurs fins sous des formes conciliables avec l'ignorance et le fanatisme des masses; et les doctrines matérialistes, fortes de cette ignorance et de ce fanatisme, et fortes également de l'appui que semblait leur prêter le progrès des sciences, se sont empressées de lui donner le coup de grâce.

Mais les matérialistes sont allés trop vite et trop étourdiment. Ils ne se sont pas aperçus que tous les progrès s'enchaînent et que les progrès de la physique et de la chimie avaient contribué d'une façon considérable à ceux de l'astronomie. Le regard uniquement tourné vers la terre, ils n'ont pas vu, sur leur tête, s'agrandir démesurément l'empire infini des cieux, et devant cet Infini, notre pauvre petit globe disparaître tel un imperceptible grain de poussière.

Religions et doctrines matérialistes s'entendaient pour rejeter la pluralité des existences, s'appuyant les unes et les autres sur l'impossibilité d'arriver à prouver l'habitabilité d'un autre monde que la terre. Et voilà que, dans le champ des télescopes, les astronomes voyaient surgir tout à coup des milliers, puis des millions et des milliards de mondes, affirmant la vie et l'harmonie dans une création jusque-là insoupçonnée, et criant l'indiscutable absurdité du dogme de l'habitabilité réservée à un unique et invisible atome et refusée à l'incommensurable univers!

La preuve scientifique de la pluralité des mondes habités venait justifier

et sanctionner la doctrine de la pluralité des existences. Presque en même temps, avec la logique mystérieuse qui caractérise l'enchaînement des grands faits moraux, naissait et allait s'appuyer sur cette double et indestructible base, une doctrine nouvelle, le spiritisme, dû aux révélations des esprits et dont les hauts et fortifiants enseignements ne tardaient pas à lui rallier nombre de cœurs éprouvés et meurtris, nombre d'âmes éprises d'un idéal de justice, d'amour et d'immortalité. Et tout aussitôt se levait, pour essayer de l'étouffer sous le ridicule, la nuée des adversaires de toute vérité, celle des pharisiens, des sourds et des aveugles, parce qu'il y avait et qu'il y aura longtemps encore, comme au temps du Christ, des gens toujours prêts à se boucher les oreilles pour ne pas entendre la voix des justes — la voix de ces êtres, visibles ou invisibles, qui prêchent le renoncement à la matière; et d'autres qui s'obstineront à fermer les yeux pour ne pas voir la splendeur et l'harmonie des mondes célestes.

Ces pauvres attardés, pourquoi perdrions-nous notre temps à les combattre? Plaignons-les plutôt, et nous rappelant que nous-mêmes nous sommes restés longtemps sourds et aveugles, faisons pour eux ce que nous avons été heureux qu'on fît pour nous.

Ne savons-nous pas que l'âme humaine est soumise à la loi inéluctable du progrès, tout comme le sont les astres à la loi du mouvement, et que la lumière est l'aimant magnétique vers lequel est attirée l'âme qui progresse?

Qu'importe donc qu'il y ait des sourds et des aveugles. Le soleil et les étoiles ne cesseront pas plus de resplendir sur eux que de rayonner sur tous les êtres et sur toutes les âmes; mais ne pourront s'élever et monter à la lumière que les âmes qui se seront préparées, par le travail progressif et par l'effort incessant, à l'entendement de la vérité comme à la clairvoyance du beau, du bien et de l'amour infini.

ALGOL.

ÉTUDE PHILOSOPHIQUE

L'absolu

L'absolu. — La matière et l'esprit n'existent pas en soi ; ils ne sont qu'une pure relativité.

Strada, profond métaphysicien, un des plus grands philosophes de notre époque, a prouvé que l'être est seul réel et qu'il n'y a pas place au non être. Le non être dans la notion où les contradictions sont d'essence, ne vit que par l'être, comme la négation n'a d'existence que par l'affirmation.

Donc, il n'y a que de l'être et partout de l'être. Ce principe est le premier de la métaphysique, c'est la base de tout ; c'est l'explication et la reconstitution de la philosophie dévoyée et la solution des controverses qui ont été soulevées par tous les grands penseurs qui voyaient bien le sophisme des autres, mais étaient impuissants à le démontrer.

Retenons donc, dès l'abord, ce grand principe de l'état préantinomique de l'affirmation pure avant la négation, de l'être avant le non être, état dans lequel le jour est sans la nuit, le bien sans le mal, la vérité sans l'erreur, le beau sans le laid, la vie sans la mort, le savoir sans la science ; l'idée sans la notion, la détermination sans la limite, l'ordre sans la méthode, l'éternité sans le temps, l'immensité sans l'espace.

Dans son *Ultimum organum*, Strada en donne une démonstration claire, certaine, indubitable ; il établit d'une manière irréfutable que ce qui détermine l'être, c'est sa force d'expansion ; là où elle s'arrête, l'être n'est plus saisissable, et voilà la limite pour la contingence ; mais la borne n'est rien par elle-même et n'est nulle part en soi ; étant indéterminée, elle ne saurait rien déterminer.

Dans l'absolu, la force d'expansion qui est absolue, produit une détermination absolue. Loin donc que l'être soit indéterminé à l'état préantinomique, il est absolument déterminé.

L'immensité est le « logos » de la détermination absolue, comme l'éternité est le « logos » de la vie absolue.

L'espace et le temps sont le « logos » de la forme et de la vie contingente.

Nous n'avons pu être réalisés que dans la négation, mais nous tenons à l'absolu par le nécessaire identique, c'est là notre racine et notre fondement.

Imparfaits, mais perfectibles, nous nous rapprochons sans cesse du savoir par la science et par l'effacement progressif des erreurs de la vie identique et toujours la même, par la continuation des existences multiples et successives, marquées d'abord par des intermittences et des interruptions apparentes qu'on appelle mort ; plus haut, les transitions sont moins brusques, plus haut encore à peine sensibles. Nous nous rapprochons du bien par la vertu et par l'amoindrissement du vice qui est le mal ; Tout le mouvement des substances contingentes se résume ainsi dans la tendance vers l'absolu, leur premier principe et leur fin ; tendance qui s'explique et se comprend métaphysiquement, puisque leur essence et toute leur réalité dépendent de l'être préantinomique.

L'univers intellectuel et moral, le monde des substances, n'a donc qu'une seule loi, le progrès ; comme l'univers physique, le monde des formes n'a qu'une loi aussi, l'attraction universelle. Nous croyons avec une certitude inébranlable au progrès indéfini, car la métaphysique nous enseigne que

la limite sans cesse amoindrissable et amoindrie par nos efforts, subsistera toujours en nous plus ou moins ; c'est la condition de notre nature.

Il y a entre le parfait et l'imparfait assez de distance pour que les siècles des siècles ne puissent parvenir à le combler.

On voit de même par là, qu'après cette vie qui n'est qu'un point de nos existences successives, il est impossible que nous soyons éternellement fixés dans le mal ; il est impossible que notre progrès soit immobilisé pendant un temps ; il est impossible qu'il soit arrêté à un degré quelconque de bien relatif, car au delà de ce bien, il y a toujours le mieux. C'est là tout le mouvement et le bonheur de l'homme.

Le bien pour la substance contingente est l'accomplissement de sa fin ; or sa fin est la tendance de plus en plus réalisée vers l'absolu, par l'effacement progressif de sa borne.

Le mal est son éloignement de l'absolu et l'épaississement de la borne. Mais elle peut toujours remonter en partant du point où ses fautes l'ont fait descendre et en recommençant sa carrière.

Notre siècle veut toucher Dieu, a dit admirablement Strada.

La métaphysique démontre que tout est vie et n'est que vie, que tout est de l'Être dans les formes et dans l'idée.

Il existe une nécessité morale, une révélation par laquelle Dieu nous fait connaître l'intimité de sa vie, révélation relative et progressive indéfiniment, comme l'être progressif auquel elle s'adresse.

L'absolu est dans les lois métaphysiques, dans le lien du fini et de l'infini par les qualités nécessaires de l'Être; il est dans les bases de la science, cet effort perpétuellement incessant et inachevé, effort par lequel avec l'aide et l'éducation de Dieu, les êtres contingents tendent à effacer de plus en plus la négation et la borne.

Ce qu'il y a d'immuable dans l'homme, c'est uniquement la racine de son être contingent qui a le même point de départ, la même constitution, les mêmes qualités essentielles que l'absolu d'où il procède ; mais il n'est réalisé que dans la borne et cette différence capitale comporte un développement à toujours indéfini.

Le bonheur de Dieu est dans la plénitude ; le bonheur de l'homme consiste dans la joie perpétuelle des poursuites et des découvertes, et de l'assimilation à jamais inassouvie et sans fin renouvelée de son esprit avec l'Être, se dévoilant sans cesse sous des aspects nouveaux; à proportion de son avancement et de son initiation. Les sciences sont donc elles aussi progressives; il n'y a que leurs bases qui sont absolues, comme répondant à la nature de l'esprit dans son adéquation avec l'Être. Dieu a communiqué aux êtres contingents les qualités de son essence, et c'est là leur lien solide, leur attache indestructible avec l'absolu; mais le parfait n'a pu réaliser d'autres parfaits,

ce qui aurait été absurde et contraire à la raison ; il a donc fait les contingents perfectibles indéfiniment, et réalisés dans la limite indéfiniment amoindrissable, bien qu'à jamais ineffacée. Cette essence des contingents identiques sur les qualités nécessaires avec l'absolu, crée en eux les lois, les rapports absolus. Mais la parole éducatrice de Dieu s'adressant à l'homme dans ses développements progressifs, doit se faire relative et progressive: C'est Dieu intervenant dans le temps, se faisant fini avec le fini.

Cette parole s'accommode aux temps et aux lieux, condescend à l'intelligence plus ou moins avancée des auditeurs; elle est susceptible de transformations, d'explications nouvelles, de changements d'aspects, mais elle ne peut jamais placer la vérité absolue dans le relatif; car le vrai, le beau et le bien absolus sont inatteignables par les êtres contingents, quoiqu'ils doivent être leur éternelle tendance.

En résumé, l'absolu dans l'homme est le lien qui par le nécessaire s'attache à l'être. C'est dans le nécessaire aussi qu'il voit l'infini et le fini au moyen de ce que Strada nomme « l'intuition » ou de ce que les rationalistes appellent « Raison ».

De l'exposé que nous venons de faire de l'absolu, nous pouvons conclure: qu'entre l'absolu et le relatif, il y a identité en ce qui touche les qualités nécessaires de l'être. Mais nous ne voyons pas le contingent par l'absolu, nous n'avons pas une vue directe de l'absolu ; car, puisqu'il s'agit de l'ordre constitutif et essentiel, si nous voyions en l'absolu, notre vie serait pleine, entière ; nous serions Dieu et nous posséderions le savoir et non la science.

Plus de mobilité, plus de développements, ce que le fait vient démentir.

Nous voyons à la fois et simultanément l'absolu et le contingent par leur lien commun ; le nécessaire, ainsi que Strada l'a clairement démontré.

(*A suivre.*) Prof. C. MOUTONNIER.

Niederdorf (Tyrol).
Le 18 août 1911.

L'Ange gardien

Tu veux savoir, enfant, innocente et sincère,
Quel est l'ange du Ciel qu'on nomme gardien ;
Qui veille à nos côtés, nous guide et nous éclaire,
Et nous sauve du mal, en nous montrant le bien.

Viens sur mes deux genoux, et restes-y bien sage,
Tes deux mains dans la mienne et tes yeux dans mes yeux :
En contemplant ainsi ta gracieuse image,
Avec plus d'abandon je parlerai des Cieux !

— Parmi les séraphins de la cour immortelle
Qui chantent au Seigneur le cantique d'amour,
Il en est un surtout, d'une grâce plus belle,
Assis plus près de Dieu, dans le divin séjour.

Son regard est plus tendre et sa douce parole
Arrête des torrents de pleurs ;
A celui qui l'appelle, il vient et le console,
Et le guérit de ses douleurs.

C'est lui, ma chère enfant qui lorsque tu sommeilles,
La nuit t'apparaît, te sourit ;
Et qui, lorsqu'au matin, en priant tu t'éveilles,
Se penche sur ton petit lit.

Il est l'ami du pauvre et l'ami de l'enfance,
Jamais on ne l'implore en vain ;
Il verse en tous les cœurs les trésors d'espérance
Qu'il reçoit du Père Divin.

A sa céleste voix, toujours reste fidèle ;
Épanche en Lui ton petit cœur...
Car c'est Lui qui nous guide à la vie éternelle
Et qui te montrera le chemin du bonheur.

A l'abbé D...

(Un homme de bien, victime de ses idées libérales)

Sur un mont escarpé dont il orne la crête,
Comme un signe de foi, d'amour et de grandeur,
S'élève un temple saint, humble et pieuse retraite,
Où dans le sein de Dieu, l'homme épanche son cœur.

Tout près, dans la verdure, on voit le presbytère
Dont l'enfant du malheur connaît l'étroit chemin ;
Et que le riche même en son orgueil vénère,
Où le pauvre jamais ne vient frapper en vain.

Et c'est dans ce paisible et riant coin de terre,
Qui borne tes désirs et suffit à ton cœur,
Que tu passes ta vie, ignoré du vulgaire,
A contempler les Cieux, à prier le Seigneur.

Oui, c'est là que mon cœur te découvrit, saint prêtre,
Entre l'homme au cœur simple et les petits enfants ;
Enseignant aux mortels les lois du divin maître,
Et partout sur tes pas, semant l'or et l'encens.

Que t'importent la gloire et les honneurs du monde,
L'éclat d'un nom brillant qui ne dure qu'un jour,
Ces faux biens de la terre où l'amertume abonde,
Et que le temps emporte, espoir vain, fol amour ?

Ton esprit attaché sur l'éternelle aurore,
Dans son ardeur divine embrassant l'avenir,
Absorbé par l'amour de Celui qu'il adore,
Attend le jour promis qui ne doit pas finir !

Tu compris de bonne heure, en ta grande sagesse,
Le vide et le néant des choses d'ici-bas ;
Et tu mis ton espoir et ta seule richesse,
Dans l'amour de ton Dieu qui ne se dément pas !

Ah ! comme ils t'ont grandi lorsque dans leur vengeance,
Dans cet exil lointain ils ont cru te bannir ;
Dans le sein des grandeurs se trouve la souffrance,
Qui s'abaisse ici-bas, s'élève en l'avenir !

Sous l'humble toit du pauvre, il est plus de richesse
Que sous les toits dorés des palais de nos rois ;
En ce monde où tout n'est que chagrin, que tristesse,
Heureux qui du Seigneur adore et suit les lois.

Mais, dis-moi, doux pasteur, quand seul dans la nature,
Tu détaches tes sens des terrestres liens,
Quel hymne saint alors, ton âme à Dieu murmure,
Quel mystère se mêle à tes chants aériens ?

Dis-moi, toi qui là-haut es si près pour l'entendre,
Quand ta voix éveillant l'écho de tes déserts,
S'élance vers le Ciel, quel secret vient t'apprendre
Le Créateur divin, le roi de l'Univers?

Comme toi, mon esprit altéré de lumière,
Vers ce bien idéal fait un sublime effort;
Mais un fatal pouvoir me retient à la terre,
Et toujours quelque écueil me brise loin du port!

Ah! de l'amour de Dieu, rends-moi la douce étreinte,
Et pour bénir le jour qui me guida vers toi;
Dans mon cœur ébranlé, de la parole sainte,
Ami, viens ranimer le flambeau de la foi!

Prof. C. MOUTONNIER.

Niederdorf (Tyrol)
20 août 1911.

Dans l'Invisible (Spiritisme et Médiumnité)

Traité de spiritualisme expérimental : les faits et les lois.
par LÉON DENIS (nouvelle édition), (1)

Dans quelques jours, nous mettrons en vente une nouvelle édition (7e mille) de ce livre. Elle contiendra une centaine de pages de plus que l'édition précédente. En une préface nouvelle, l'auteur passe en revue tout le mouvement spirite depuis dix ans. En outre, un grand nombre de faits, d'expériences et de témoignages ont été, par lui, ajoutés au texte initial. Presque tous les chapitres ont bénéficié d'adjonctions notables. On y trouvera aussi des commentaires inédits sur les fraudes et une réfutation des théories et ouvrages contraires au spiritisme.

Voici en quels termes notre regretté collaborateur Ed. Grimard parlait de cet ouvrage, lors de son apparition :

« Depuis longtemps le besoin se faisait sentir d'une œuvre, sorte d'herméneutique savante, pouvant interpréter tous les modes de médiumnité, indiquer les lois fondamentales de la communication spirite, énumérer les

(1) Un volume de 500 à 600 pages; prix 2 fr. 50. Franco France 2 fr. 85. Étranger, 3 fr. 25.

conditions indispensables à toute expérimentation, classer et apprécier les phénomènes dans l'ordre de leurs valeurs respectives, prévenir les erreurs, diriger les médiums, stigmatiser les spéculations et les abus, en un mot, définir, analyser et commenter toute la science spirite.

« Or quel homme était plus apte à se charger d'une aussi complexe besogne que l'écrivain distingué, l'expérimentateur habile, le spiritualiste éprouvé qu'est M. Léon Denis, auteur d'ouvrages qui font autorité dans l'exposition de la doctrine dont il est l'un des propagateurs les plus éloquents et les plus dévoués.

« Aussi est-ce avec un talent de premier ordre qu'il a déblayé le terrain de la discussion, réfuté les arguments adverses et élucidé les questions controversées, telles que celles de la survivance, de la nécessité des réincarnations, de la responsabilité personnelle et enfin du processus de l'évolution rédemptrice. C'est tout cela que M. Léon Denis établit dans le beau livre dont nous essayons de montrer la belle ordonnance et la composition savante, en même temps que la haute portée morale et philosophique. »

Voici quelques autres appréciations de la presse sur cette œuvre :

Du *Mercure de France :*

M. Léon Denis est un homme de grand talent et d'une grande élévation de pensée. Orateur, il sait attirer, retenir et conquérir ses auditeurs par sa parole entraînante, par la séduction de ses belles images et de ses lyriques envolées. Écrivain, il fait montre des mêmes qualités, mais corrigées de ce que les hasards de l'improvisation laissent un peu trop de relâché, d'imprécis dans l'idée et son expression ; disciplinées, en quelque sorte, sous la règle d'une logique plus sévère.

Son dernier livre, *Dans l'Invisible*, est un traité de spiritualisme expérimental ; mais ce traité, s'il est instructif comme un traité, est surtout attachant comme un roman. Et quel roman plus frissonnant de mystérieuse angoisse et de triomphante joie que l'histoire de l'âme humaine.

Ce serait trahir l'écrivain que de mentionner en une froide nomenclature les matériaux de son travail. Ce n'est pas l'ossature de l'œuvre qu'il faudrait faire entrevoir, c'est l'œuvre elle-même, avec sa substance, sa carnation, sa moelle, mais aussi avec ses qualités de charme vigoureux et de délicate coloration. Ce sont les trouvailles d'idées et de mots. Ce sont les brèves observations frappées en formules lapidaires. Il faudrait pouvoir noter ces envolées éloquentes, ces pages entières qu'on se prend à vouloir relire pour les savourer encore, pages consacrées à la femme, à la force de la pensée, à la croyance universelle, à la survie, etc... Et ce délicieux chapitre sur la médiumnité glorieuse, tout irradiant de la flamme de cent génies !

De *L'Etoile belge*, Bruxelles :

M. Léon Denis, qui a pris non seulement en France, mais encore en

Europe, l'une des premières places dans la science spirite, vient de faire paraître un ouvrage d'une haute envergure scientifique, philosophique et morale. *Dans l'Invisible ; Spiritisme et Médiumnité*, les faits et les lois, etc..., voilà le monument le plus beau élevé au spiritisme depuis longtemps

France-Revue, Paris :

Le nouveau livre de Léon Denis : *Dans l'Invisible*, est remarquable à tous égards.

Documenté à souhait sur les diverses manifestations du spiritisme, qu'il étudie depuis trente ans, l'auteur, adepte convaincu lui-même et écrivain d'un rare talent, nous initie aux faits qui le caractérisent et aux lois qui le régissent. D'une clarté d'exposition admirable, qui ne va pas sans un grand sens judicieux, soutenu, dans son cœur d'apôtre, par une inspiration des plus hautes où il puise les mouvements d'une éloquence parfois sublime, toujours noble et sereine, il nous met en présence d'un infini vivant, prolongement de notre monde visible.

PROTESTATION

contre l'introduction de la doctrine déterministe dans le spiritisme

Plusieurs de nos lecteurs viennent d'appeler notre attention sur un certain nombre d'articles publiés récemment dans *Le Fraterniste*, journal spirite qui paraît à Douai tous les jeudis. Ces articles, dans un nouveau autant qu'étrange credo, ne préconisent ni plus ni moins que l'abolition du libre arbitre, et par conséquent l'inutilité de la volonté, l'inutilité de l'effort, le néant des évolutions, en un mot la dégradation de l'individualité humaine ravalée à l'état de machine

La *Revue spirite* croit de son devoir de protester hautement contre d'aussi funestes théories, qui, si on n'en arrêtait à temps la diffusion, ne pourraient que remplir de joie nos adversaires. Persuadée des bonnes intentions du *Fraterniste* elle le prie fraternellement de se ressaisir et de rester fidèle à l'enseignement aussi sage que rationnel de nos maîtres en spiritisme, s'il ne veut pas compromettre, en même temps que ses propres intérêts, la grande cause dont il s'est fait le dévoué champion. Déjà, *la Revue scientifique et morale du spiritisme* dans son numéro d'août a fait entendre son cri d'alarme en publiant un article excellent dû à la plume d'un de nos plus estimés collaborateurs, L. Chevreuil. Nous nous empressons de le reproduire ici sans y rien ajouter, assuré qu'il recueillera l'approbation de tous nos lecteurs.

LE COMITÉ DE LECTURE.

LIBRE ARBITRE, OU LA MORT !...

Rassurez-vous, nous n'allons pas couper des têtes, mais, au nom du libre arbitre, nous revendiquons une part de notre indépendance menacée par un nouveau déterminisme, qui n'est qu'une doctrine destructive d'énergie et un messager de la mort.

Quelques spiritualistes se sont mis en tête de nier la liberté humaine et cela d'une façon absolue. Qu'on y prenne garde, cette négation entraînerait la mort de la conscience individuelle, la mort de la volonté, l'inutilité de l'effort, le néant des évolutions. Devant un si grand danger nous croyons devoir jeter le cri d'alarme ; laissez-nous notre libre arbitre ou proclamez la mort du spiritisme !

Ce sont des spiritualistes bien intentionnés qui ont cru pouvoir créer un système déterministe et scientifique; mais ces nouveaux philosophes n'ont pas pris l'homme comme point de départ de leurs études et de leurs raisonnements; ils n'ont aperçu que les phénomènes du monde extérieur et ils ont cru pouvoir appliquer à l'être interne un déterminisme qui cesse d'exister en dehors des nécessités du monde physique. Ainsi, ils ont copié servilement les lois d'un monde pour en faire l'application à un autre monde. C'est-à-dire qu'ils ont soumis aux mêmes lois toutes les manifestations, alors qu'entre le matériel et le spirituel il n'y a de place que pour des analogies.

Ils ne se sont pas aperçus que, dès que l'âme humaine est introduite dans le problème, elle y apporte un élément nouveau. C'est ainsi que la loi des affinités chimiques offre quelque analogie pour faire comprendre les affinités morales, mais il ne faut pas dire que la même loi est applicable. Le mélange ou la combinaison produisent, en chimie, des effets nécessaires, et la psychologie échappe à cette nécessité; car, s'il est bien vrai qu'un précoce vaurien se pourrira au contact des criminels, il est certain qu'un homme fort saura, dans les mêmes conditions, conserver sa moralité. Si nous admettons des lois applicables aux deux plans de manifestation, il faudrait dire que toute personne condamnée à vivre dans la promiscuité des prisonniers subira rapidement la même décomposition morale.

On oublie que le caractère spécial de l'homme, c'est qu'il est une force qui se possède elle-même; c'est en cela que la conscience constitue un fait qui n'a pas son équivalent dans le monde extérieur et qui échappe à ses lois. Voilà ce qui échappe à nos nouveaux spiritualistes qui veulent appliquer une loi unique à deux ordres de choses incommensurables, c'est-à-dire n'ayant pas de commune mesure. Tous leurs arguments sont empruntés au monde de la matière, dans lequel les effets et les causes sont liés mécaniquement, et ils appliquent les mêmes lois à une force qui se distingue de toutes les au-

tres, au point que l'expérience nous permet de la définir comme une énergie libre. Tel est, en effet, le signe distinctif de la vie.

Donc, ce n'est que dans l'ordre des faits matériels que les rapports créent une nécessité rigoureuse. Dans les rouages d'une montre, si le moindre petit engrenage pouvait reprendre tant soit peu de liberté il y aurait solution de continuité dans le dispositif de l'ouvrier; mais il ne faut pas raisonner ainsi d'un instrument dont les forces composantes se connaissent elles-mêmes. Le rouage administratif marche-t-il moins bien parce que chacun, dans sa petite sphère, possède un peu de liberté et un peu d'initiative? — Il n'en marchera que mieux. L'initiative, laissée à chacun, pourvoit aux lacunes du moment, de sorte qu'il n'y a pas solution de continuité dans l'exécution du plan qui a présidé à l'organisation, et cependant chacun s'acquitte de sa fonction avec un zèle variable et une intelligence inégale.

Telle est exactement notre position envers la pensée qui préside aux évolutions. Tout le reste ne sera que subtilité de raisonnement et le consentement universel adhère toujours à cette pensée de Pascal qui a bien quelque valeur : L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature; mais c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser. Une vapeur, une goutte d'eau suffit pour le tuer. Mais quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt; et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien. Ainsi toute notre dignité consiste dans la pensée. C'est de là qu'il faut nous relever, non de l'espace et de la durée. Travaillons donc à bien penser; voilà le principe de la morale (1).

Nos déterministes modernes commettent cette grande erreur d'emprunter des lois à l'ordre matériel pour y chercher un principe de morale. N'ayant pas cherché au fond de l'âme humaine, ils n'ont pas observé le fait de conscience, principe de la vie mentale. L'erreur ne choque pas trop parce que ces lois sont appliquées, par hypothèse, à un ordre de choses inaccessibles, mais elle est en contradiction avec les faits observés au seul point du domaine spirituel qui nous soit accessible, sur l'âme humaine.

Le vieux précepte : Connais-toi toi-même reste toujours la clef de la philosophie et demeure le dernier mot de la sagesse.

Nous n'oublions pas que les promoteurs de cette nouvelle philosophie déterministe sont animés des plus pures intentions; nous leur rendons cette justice qu'ils ne voient d'autre but que la bonté à répandre et la fraternité à atteindre. Mais cela ne nous empêchera pas de crier : *Casse-cou*, parce que cette doctrine va droit à l'encontre du résultat qu'ils espèrent.

Si, disent-ils, nous arrivons à comprendre que nous sommes l'objet de

(1) Pascal. *Pensées*, art. IV. Connaissance générale de l'homme.

poussées irrésistibles, alors nous ne pourrons plus que plaindre celui qui subit des influences mauvaises, et il n'y aura plus d'obstacles à l'amour et à la fraternité qui doit unir tous les hommes.

Mais il ne suffit pas de plaindre le coupable, il faut que celui-ci fasse l'effort. Et puis, qui ne voit que cette façon d'envisager l'irresponsabilité de l'auteur du mal ne provoque pas l'amour, mais l'indifférence. Je n'aurai plus de haine contre le criminel... soit !... mais je n'aurai pas davantage de reconnaissance pour mon bienfaiteur ; puisqu'il a obéi à la poussée d'un vouloir supérieur, c'est que son bienfait m'était dû.

Et vous-mêmes, dans la pratique, vous ne pourrez pas rester fidèle à votre négation du libre arbitre; vous rougirez d'une action honteuse et vous serez fier d'une bonne : le déterministe ne pourrait connaître ni le remords ni la honte, s'il était sincère. Et puis, il vous faudra renoncer à l'éducation de l'enfant qui vous dira : Je n'étudierai pas ma leçon, mais vous ne pouvez pas accuser ma paresse, la connaissance du déterminisme s'y oppose.

Si nous ne regardions que les résultats, ce serait assez pour que nous restions fidèles à la philosophie de l'effort. Mais l'observation nous confirme dans cette loi de l'effort qui demeure la condition de tous les progrès et nous dirons à l'enfant : La paresse te sollicite, elle t'annihile et te rendra malheureux ; mais tu portes en toi une force qui peut la vaincre et par laquelle tu peux arriver à un état meilleur, si tu veux être, de toi-même, le propre créateur, tu seras heureux, et tu entreras dans la voie du vrai, du bien et du beau, au cours d'une évolution dont nous ne voyons pas le terme.

L'évolution est une conception suffisante pour chasser de notre cœur tout sentiment de réprobation à l'égard de ceux qui ne sont que des retardataires. Nous ne pouvons avoir que des trésors d'indulgence et de bonté pour ceux qui ne sont pas encore sortis de la voie douloureuse ; nous n'aurons que de la résignation quand nous saurons que nous avons erré nous-mêmes dans les mauvais sentiers ; il n'est plus d'injustice que je ne puisse supporter patiemment, dès que je sais que je porte la responsabilité du passé ; et l'idée d'une évolution dont nous sommes tous solidaires est l'idée la plus apte à nous rendre secourables et à développer la fraternité.

Votre déterminisme ne peut qu'entraver ces élans généreux, il tue le sentiment de l'effort, c'est une doctrine de mort qui agit à l'encontre du but proposé. Il ne faut donc pas dire que ce n'est là qu'un dissentiment philosophique qui, entre spiritualistes, n'a qu'un intérêt secondaire.

Songez que la doctrine que vous prêchez est une doctrine d'inertie. Elle tend à supprimer la haine, elle n'incite pas à l'amour ; elle innocente l'auteur du mal, elle ne le stimule pas vers le bien. De quel progrès sera capable celui qui n'a pas conscience d'avoir une volonté? Trop souvent, déjà, nous avons entendu ces malheureux, qui ne savent que se laisser vivre, se retran-

cher derrière ce mot facile : *on ne se refait pas!...* et ils continuent à croupir dans l'inertie ; c'est cette attitude que le déterministe viendrait encourager et même, si une occasion d'impunité se présente, il est certain que ces consciences pauvres commettraient les plus vilaines actions en les attribuant au pouvoir supérieur que vous leur enseignez.

Cessons donc de nous ravaler au niveau des choses internes qui, seules, ont entre elles des rapports inflexibles. Les mouvements de la vie ont plus d'élasticité ; sur le plan mental nous sommes libres d'accepter le bien et de repousser le mal, nous pouvons opposer la douceur et la violence; et ce serait une naïveté de se croire scientifique parce qu'on invoquerait des formules empruntées ailleurs. La Science n'applique son étude qu'aux choses mortes et elle en tire des déductions fatalistes, mais l'homme commence à sortir de la mort et le fait de conscience inaugure une série qui s'élève au-dessus des objets de la science.

C'est pourquoi nous pouvons poser le dilemme : Le Libre Arbitre ou la Mort !... Qu'on nous accorde une part de liberté, ou que l'on proclame le néant de tout ce qu'on nomme conscience, entendement, raison, volonté.

L. CHEVREUIL.

LA JOCONDE ET LE SPIRITISME

La joyeuse *Joconde* est arrivée à point en ces temps caniculaires pour nous égayer en nous instruisant et nous instruire en nous amusant.

Elle a fait diversion aux soucis politiques, diplomatiques et belliqueux qui nous assiègent.

Elle nous a permis de supporter plus patiemment la sécheresse et l'aridité de la saison.

Elle nous a distraits un peu et consolés en partie de la cherté des subsistances, qui ne veulent pas naître spontanément et venir se poser, comme des mouches, sur les lèvres des citadins.

Elle nous a fourni une nouvelle preuve de l'inutilité du gouvernement, qui prétend nous préserver de tous périls et qui ne peut même pas garder les tableaux et les statuettes qu'il accapare à nos dépens (1).

(1) Qui sait combien de ces objets d'art, achetés par l'Etat, c'est-à-dire par vous et moi, sans se préoccuper si nous avons du pain à nous mettre sous la dent, objets dont la valeur est purement conventionnelle et dont les prix peuvent tomber à zéro d'un jour à l'autre, qui sait, dis-je, combien de ces précieux objets sont entrés, sortis, rentrés, ont fait la navette des musées chez les riches collectionneurs et des collectionneurs dans les musées, aux dépens des pauvres contribuables ?

Enfin et surtout, l'enlèvement de la *Joconde* a rendu un immense service à la presse journalistique et à ses lecteurs. En temps de chômage des Chambres, les journalistes ne savent que dire ni que faire. Ils ont bien les apaches qui leur fournissent matière à articles « sensationnels » ; mais il faut de la variété. Dieu soit donc béni, qui a permis — car rien ne se fait sans sa permission, — que la *Joconde* soit ravie à l'admiration des flaneurs.

Le spiritisme même a eu sa part, une drôle de part, dans cette aubaine. Des somnambules endormis ou éveillés, des médiums, des cartomanciens, des astromanciens, des nécromanciens, des chiromanciens ont consulté les tarots, les astres, les morts, la main de Monna Lisa, pour découvrir ce qu'est devenu le portrait de cette finaude et madrée paysanne, assez vulgaire, un peu « rosse » dont la contemplation faisait les délices des vieux messieurs retraités et désœuvrés.

Et, naturellement, les chercheurs ont trouvé. A quoi serviraient les cartes, les astres, les âmes des morts, les mains des femmes, si ce n'est à fournir le mot de toutes les énigmes, à nous souffler notre leçon, à nous apprendre ce que nous devons dire, à nous indiquer ce que nous devons faire ?

Voudriez-vous donc que nous nous servions de notre raison pour régler notre conduite ? Jamais de la vie. La loi de l'économie de l'effort nous enseigne qu'il est bien plus simple de s'en rapporter à d'autres, visibles ou invisibles, supérieurs ou inférieurs, peu importe, pourvu que nous restions passifs.

Donc, la *Joconde* est trouvée ou le sera. On peut même dire qu'elle s'est multipliée à des milliers d'exemplaires. Quoi de plus joyeux, en effet, que cette farce ? L'enlèvement de Proserpine par Pluton, l'enlèvement d'Hélène par Ménélas, les enlèvements de nos sages, timides et modestes demoiselles en automobile ne sont rien auprès de l'enlèvement de Lisa par X.

Naturellement aussi on a mis sur le dos du spiritisme toutes les absurdités émises par les occultes chercheurs de la toile disparue.

Voyez-vous ces spirites, qui prétendent régénérer la science, la philosophie, la religion, qui se croient ou se disent inspirés par des esprits supérieurs, voyez-vous comme ils divaguent, comme ils mentent, comme ils font les charlatans ? Allez donc les écouter, croire avec eux aux esprits, à la survivance de l'âme humaine et aux conséquences morales et sociales qu'ils tirent de ce prétendu fait ?

Il serait pourtant bon de s'entendre sur ce point ; c'est pourquoi je veux essayer, encore une fois, de définir le spiritisme, de dire quelle est sa nature, son but, ses moyens.

*
* *

Les gens qui croient au monde occulte (invisible), c'est-à-dire qui admettent l'existence d'êtres invisibles dont les facultés sont plus ou moins ana-

logues à celles de l'homme, ce qui nous permet d'entrer en communication avec eux, peuvent être divisés en trois classes :

1° Les catholiques, qui soutiennent que Dieu ou Satan, les anges de lumière ou les anges de ténèbres interviennent dans les affaires du genre humain, les uns pour nuire, les autres pour être utiles ; ceux-ci pour dominer les hommes, ceux-là pour les sauver.

Les catholiques n'ont pas manqué à l'appel pour la recherche de la *Joconde* et le succès a, dit-on, couronné leurs efforts. Un ecclésiastique a vu (à distance, par le ministère d'un ange) l'introuvable tableau dans un « établissement de la rue Cadet ».

— Les francs-maçons ne se sont pas, que je sache, occupés de la recherche du nouveau Graal, autrement ils auraient sans doute indiqué la résidence du tableau dans le sanctuaire du Sacré-Cœur ou de Lourdes —.

2° Les occultistes et les théosophes bouddhistes, qui prétendent se transporter dans l'astral, y voir, y lire, à livre ouvert, les événements passés, présents et futurs.

Ces grands personnages se disent possesseurs de pouvoirs merveilleux : ils ont à leurs ordres et à leur service des esprits desquels ils peuvent tirer une foule de biens et de connaissances. Si vous ne voulez pas croire, allez-y voir.

Tous les *manciens* dont nous avons parlé sont occultistes, et *vice versa*, les occultistes sont partisans de toutes les *mantiques*.

C'est donc sur eux que doivent tomber, s'il y a lieu, toutes les critiques ou les louanges que peuvent mériter les chercheurs de la *Joconde*.

3° Les spirites n'ont pas de si hautes visées que les occultistes et les bouddhistes. Ils sont considérés par ceux-ci comme des frères inférieurs, — leurs rapports sont à peu près ceux de l'homme au singe. Les spirites passent pour les plébéiens de l'occultisme. Et c'est sans doute pour cela qu'on rejette sur eux toutes les charges, toutes les fautes, tous les ridicules, tous les péchés d'Israël.

Les spirites n'émettent pas la prétention de commander aux anges, aux démons, aux esprits élémentaires ou élémentaux ni aux autres entités imaginés par les occultistes. Ils ne croient même pas pouvoir entrer en communication avec ces êtres de raison ou de déraison.

Les spirites sont plus positifs que cela. Ils sont même positivistes, dans la bonne acception du terme. C'est-à-dire qu'au lieu de mettre en branle la folle du logis pour découvrir les choses cachées et les causes des choses, ils font appel au bon sens, à la raison, à l'expérience. Ils partent des faits, les soumettent à l'analyse, remontent à leurs causes les plus naturelles, en passant graduellement du connu à l'inconnu.

Prenons un exemple, qui fera mieux comprendre que des paroles la nature, le but, la méthode du spiritisme.

Le problème de l'âme, posé depuis que le monde est monde, est celui qui

préoccupe le plus et à plus juste titre les hommes dignes du nom d'homme. De la solution qu'on lui donne dépendent une foule de conséquences scientifiques, philosophiques, physiologiques, psychologiques, morales, sociales.

Le spiritisme a cherché la solution de ce problème et prétend l'avoir trouvée. Voyons comment il s'y est pris pour arriver à cette solution et quels résultats il a obtenus.

*
* *

Puisque toute science positive doit reposer sur un fait primordial, nous ne prendrons pas pour point de départ de nos recherches le fait âme, puisqu'il est précisément en question, mais le fait *homme*, dont personne ne conteste la réalité. Analysons ce fait.

L'observation nous montre d'abord que l'homme est susceptible de deux grands modes d'être : la vie et la mort, auxquels personne n'échappe.

Il existe entre ces deux états une différence bien caractéristique et que tout le monde connaît. L'homme n'est donc pas un être simple. Il existe en lui un principe dont la présence produit l'état appelé *vie* et dont l'absence, le départ, détermine l'état appelé *mort*.

Poursuivons notre analyse.

Voici un homme qui présente presque tous les caractères du mort : il est insensible, isolé du monde extérieur, immobile. Au bout d'un certain temps, il se réveille. Il n'était donc pas mort : sa chaleur naturelle, sa respiration, sa circulation nous en avaient déjà avertis. Il n'était qu'endormi. Il y a donc dans la vie deux états alternatifs, la veille et le sommeil.

L'analyse de l'état de sommeil nous apprend que l'homme endormi rêve Pendant que le corps est en repos, comme mort, il y a donc quelque chose qui continue de veiller et d'agir. Les actes de ce quelque chose sont analogues à ceux de l'esprit dans l'état de veille. Il suit de là que ce quelque chose par lequel nous pensons étant éveillés, continue d'agir, de penser pendant que nous dormons.

Ce quelque chose que nous appellerons âme est donc nettement distinct du corps et en est indépendant. L'âme veille pendant que le corps dort ; elle continue d'agir pendant que le corps reste inerte.

L'activité de l'âme est donc indépendante du corps. Qui sait si l'activité de l'âme n'est pas le principe des mouvements du corps, qui ne serait alors que passif ?

Le somnambulisme naturel va répondre à cette question.

On sait que, dans cet état, l'homme est isolé du monde extérieur, comme dans le sommeil. Et pourtant le somnambule pense, parle, raisonne, agit, comme s'il était éveillé et même mieux.

Les phénomènes du somnambulisme naturel nous prouvent ainsi que c'est l'âme qui meut et dirige le corps.

Le somnambulisme artificiel, provoqué par le moyen du magnétisme humain, nous conduit encore plus loin dans la même voie.

Il nous prouve, non seulement que l'âme est indépendante du corps et qu'au contraire c'est le corps qui dépend de l'âme; il nous prouve, non seulement que l'âme agit sur le corps *directement*, c'est-à-dire sans intermédiaire d'organes corporels ; il nous prouve de plus que les âmes entrent en rapport entre elles et agissent directement les unes sur les autres, sans le secours des organes sensibles.

En effet, dans l'état de somnambulisme magnétique, le sujet est : 1° isolé du monde extérieur ; 2° en *rapport* avec son magnétiseur et, par celui-ci, avec les autres personnes.

Que signifie ce fait du *rapport* ? Il nous apprend que la communication qui s'établit entre le magnétiseur et le magnétisé a lieu d'âme à âme, sans l'intermédiaire des sens, dont l'activité est suspendue.

Cette communication d'âme à âme, cette action directe d'une âme sur l'autre, est encore mieux mise en évidence par les transmissions de sensations, de pensées, de volontés, qui peuvent se produire dans cet état entre le patient et l'opérateur.

Tous les phénomènes de la psychologie tant physiologique que pathologique concourent à la démonstration de ce fait que l'âme est indépendante du corps ; qu'elle est essentiellement active, tandis que le corps est inerte et ne tire son activité que de l'âme ; que les âmes agissent les unes sur les autres, directement, d'âme à âme et non par le moyen des sens.

Je ne puis pas faire ici un cours de psychologie, je citerai seulement un fait fondamental et décisif à l'appui des assertions qui précèdent :

C'est par une communication d'âme à âme, et non par les sens, que l'enfant est éducable, qu'il apprend le langage et qu'il acquiert les autres connaissances élémentaires qu'il tient de ses parents et de ses instituteurs.

La preuve ? C'est que les petits animaux ont les mêmes sens que l'enfant, souvent même plus développés ; et cependant ils n'acquièrent que peu ou point les connaissances que l'enfant s'assimile comme par jeu et sans même s'en apercevoir.

Pourquoi en est-il ainsi ? Si cette différence d'aptitudes ne vient pas du corps, elle dérive nécessairement de l'âme. L'âme des animaux existe, mais elle n'est pas avec l'âme humaine dans un rapport assez harmonique pour que la communication des pensées s'établisse.

*
* *

Résumons cette démonstration analytique de l'homme et voyons les conséquences qui s'ensuivent.

1. L'homme est passible de deux grands états auxquels personne n'é-

chappe : la vie et la mort. Il n'est donc pas un être simple. Cette dualité d'état implique une dualité de principes ; l'un de ces principes est ce que nous appelons la matière ; l'autre est l'esprit. La matière est passive, l'esprit est actif.

2. Dans l'état de vie les deux principes sont si intimement unis qu'ils semblent ne faire qu'un et qu'il est difficile de les distinguer. La mort seulement nous annonce, un peu tard, leur existence.

3. Mais, pendant la vie, deux autres états alternatifs : la veille et le sommeil, attirent notre attention et nous permettent d'établir une première distinction entre l'âme et le corps et de déterminer quelques-unes de leurs caractéristiques.

Dans l'état de veille, il est impossible de discerner ce qui appartient à l'âme de ce qui relève du corps. Mais dans l'état de sommeil, image de la mort, la distinction des deux principes devient sensible. Le corps cesse d'agir ; les sens se repliant sur eux-mêmes ; l'individu est isolé du monde extérieur.

Et l'âme ? Elle continue d'agir ; dans l'état de veille, elle pense ; dans l'état de sommeil, elle rêve, ce qui est encore penser.

L'âme est donc active par elle-même. Son activité ne lui vient pas du corps ; au contraire l'activité du corps lui vient de l'âme, puisque, après la mort et pendant le sommeil, le corps perd son activité.

4. Ce que le raisonnement nous indique, l'expérience le confirme :

Dans le somnambulisme naturel, non seulement l'âme agit d'elle-même, sans le secours des organes corporels, comme dans le rêve, mais elle meut le corps qui dort inerte ; sans le secours des sens, l'âme exécute toutes sortes d'actions psychiques et physiques aussi bien et même mieux que dans l'état de veille.

Ce fait prouve que l'âme n'est pas seulement indépendante du corps, mais que le corps est sous la dépendance de l'âme. L'âme gouverne le corps, le domine, lui est supérieure.

L'âme n'est donc pas un produit du corps, un phénomène accessoire, un *épiphénomène*. C'est, au contraire, le corps qui est subordonné à l'âme, qui paraît en être un produit, un accident.

5. Le somnambulisme magnétique met encore en une plus grande évidence l'indépendance de l'âme et sa suprématie sur le corps. Ce phénomène nous prouve, non seulement que l'âme agit d'elle-même, sur elle-même et sur les corps, mais que les âmes agissent les unes sur les autres, sont en rapports directs, indépendamment des organes corporels.

6. Il suit de tous ces faits — ainsi que de beaucoup d'autres, que l'analyse psychologique pourrait nous fournir, comme nous avons tiré ceux-ci de l'analyse physiologique de l'homme, — il suit, dis-je, que la caractéris-

tique de l'âme est l'activité, et celle du corps, la passivité ; l'âme est autonome ; le corps, automate.

La nature de ces deux entités composantes de l'homme est, non seulement différente, mais opposée.

7. A natures différentes correspondent destins différents.

Le destin du corps est la décomposition, la désagrégation.

Le destin de l'âme est la continuité, qui se démontre par la mémoire, la base de toute la psychologie.

La survivance de l'âme au corps est donc non seulement possible, mais probable, à un si haut degré de probabilité, qu'on peut la considérer comme rationnellement, philosophiquement certaine.

8. S'il en est ainsi, la philosophie matérialiste manque de base et est complètement erronée. La seule vraie philosophie est la philosophie spiritualiste.

La certitude philosophique (rationnelle) est de grande importance : on est souvent obligé de s'en contenter, faute de mieux; mais quand on peut aller plus loin, quand on peut arriver à une certitude plus rigoureuse, on le doit.

La *probabilité*, même la plus haute, n'est pas la *positivité*. Au point de vue *scientifique*, les preuves de raison ne suffisent pas, il faut des preuves de fait.

L'essence de l'âme étant l'activité, pour que sa survivance au corps soit démontrée *scientifiquement*, il faut qu'à la démonstration rationnelle, qui conduit à la philosophie spiritualiste, s'ajoute la démonstration expérimentale ; il faut que l'âme fournisse des preuves sensibles de son activité posthume ; il faut qu'elle agisse sur les corps naturels, animés ou inanimés, et sur les âmes des vivants.

Il faut, en un mot, que, par des apparitions, par des mouvements d'objets divers ne pouvant être attribués à aucune autre cause, par des manifestations intelligentes qui lui soient propres, l'âme séparée du corps donne des preuves de sa survivance.

*
* *

L'âme humaine peut-elle fournir ces preuves? C'est ce que prétendent les spirites. S'ils ont raison, la question de la survivance de l'âme ne s'arrête plus au domaine *philosophique*, elle entre dans le domaine *scientifique*.

On voit ainsi la différence entre le spiritualisme et le spiritisme.

Le spiritualisme est une *philosophie* qui se borne aux preuves de raison pour démontrer l'existence et la survivance de l'âme au corps.

Le spiritisme est à la fois une *philosophie* (spiritualiste), et une *science* qui, aux preuves rationnelles fournies par la philosophie, ajoute les preuves sensibles, expérimentales.

La prétention des spirites est-elle fondée ?

J'ai essayé de la justifier dans divers ouvrages, notamment dans un petit volume, *La Quintessence du Spiritisme* (1). Je n'y reviendrai donc pas ici et je me permettrai de renvoyer les lecteurs à ce petit ouvrage, dans lequel j'ai analysé et interprété les phénomènes les plus connus et les plus probants dans l'ordre qui m'a paru le plus naturel, en procédant des plus simples et des plus communs aux plus complexes et aux plus rares.

Je me bornerai à quelques observations générales sur les phénomènes, sur leur interprétation et sur les conséquences qu'on en tire et qu'on peut en tirer.

Les phénomènes du spiritisme sont *spontanés* ou *provoqués* (ou plutôt *(sollicités)*.

Spontanés, quand ils arrivent sans qu'on fasse rien pour cela et même malgré tous nos efforts pour les empêcher.

Provoqués, quand nous nous plaçons dans les conditions requises (ou supposées requises) pour les obtenir, pour déterminer les âmes à se communiquer à nous.

Pour que les phénomènes dits spirites, spontanés ou provoqués, soient démonstratifs, pour qu'ils prouvent l'intervention causale des esprits, il faut que ces esprits donnent des preuves : 1° d'humanité, et 2° d'identité personnelle.

Ils donnent des preuves d'humanité s'ils emploient un langage humain, s'ils manifestent des sentiments humains, s'ils expriment des idées humaines. Car, en effet, nous ne connaissons expérimentalement aucun autre être que l'homme qui possède ces facultés.

Les phénomènes physiques ne prouvent pas, à eux seuls, la présence comme agent d'une âme humaine. S'ils sont produits sans ordre, sans but, on pourrait aussi bien les attribuer à des âmes d'animaux qu'à des âmes humaines. Cependant il est rare qu'il se produise des phénomènes qui ne dénotent pas une adaptation des moyens aux fins qui dépasse l'esprit des animaux.

Et puis, les phénomènes intelligents provenant d'êtres humains, ce serait compliquer inutilement et arbitrairement le problème que d'attribuer, sans raisons suffisantes, les phénomènes purement physiques, — si même il y en a de tels, — à d'autres entités, réelles ou imaginaires.

(1) *La Quintessence du Spiritisme*, par Rouxel. 1 vol. in-16. Paris. Leymarie, éditeur, prix 1 franc. Beaucoup d'autres écrivains spirites, avant et après moi, ont travaillé dans le même sens et souvent mieux. Mais je me cite parce que : 1° mon ouvrage est très court et à la portée de tous les esprits et de toutes les bourses ; 2° j'y ai suivi la même méthode analytique que j'ai appliquée au présent article, ce que n'ont pas fait les autres auteurs, de sorte que *la Quintessence du Spiritisme* fait naturellement suite à cet article, que l'on peut considérer comme une *Introduction à l'étude du Spiritisme*.

Les phénomènes intelligents se rattachent donc *naturellement* aux âmes humaines désincarnées. Sortir de là, c'est entrer dans le champ des causes occultes, que l'on a tant condamnées.

Ces phénomènes nous prouvent que nous avons affaire à une âme humaine quelconque, mais ils ne nous disent pas à laquelle, ils ne personnalisent pas la cause.

Nous établissons un langage de convention, nous interrogeons la dite cause. Elle se donne effectivement et ordinairement (c'est-à-dire quand elle ne veut pas nous mystifier, comme il arrive quelquefois) comme étant une âme humaine.

Nous lui demandons ses nom, prénoms, âge, pays d'origine et autres questions analogues. La cause répond à ces questions, *plus ou moins exactement*, pour des raisons que nous ne pouvons développer ici.

Si l'une des personnes présentes à l'expérience a connu l'esprit qui se communique ainsi, on peut supposer que cet esprit a lu ses réponses dans l'esprit de cette personne.

Mais: 1° la lecture de pensée, quoique possible, n'est pas si commune ni si facile qu'on le suppose ;

2° Pour que la cause lise la pensée de quelqu'un il faut qu'elle soit intelligente, donc humaine, puisque nous ne connaissons pas d'autre cause intelligente que l'homme. L'objection ne fait donc que déplacer le problème.

Si aucune des personnes présentes ne connaît l'esprit qui donne ses *identités* (nom, prénoms, etc.), et que, après contrôle, les réponses sont reconnues exactes, il semble qu'on ne puisse douter de l'authenticité des réponses, de l'identité de l'esprit qui les a données.

Une telle expérience nous paraît *cruciale*, comme diraient les Anglais avec Bacon.

Je suis Chinois, j'arrive à Paris. On me demande mes papiers. Je les ai perdus en route ; mais je donne mon nom, mon âge, les noms de mes parents, le lieu et la date de ma naissance, ma profession, etc., etc. On va aux renseignements ou l'on télégraphie au lieu indiqué. Tout se trouve exact. Dira-t-on que je ne suis pas Chinois, ni même homme ; mais que je suis un diable, un élémental ou quelque autre entité occulte que personne n'a jamais vue ?

Si des phénomènes de ce genre ne se réalisaient que rarement, on pourrait les attribuer au hasard ; mais le calcul des probabilités détermine les limites du hasard. Quand des faits arrivent avec un certain degré de fréquence, ils échappent au hasard et entrent dans la collection des faits ayant une cause, connue ou non.

Si un catholique, un théosophe ou un occultiste venait dire à propos du susdit Chinois : Non, ce n'est pas un Chinois, c'est un habitant de Saturne ou d'Uranus. Vous lui répondriez sans doute : Avez-vous vu des Saturniens

et des Uraniens ? Montrez-nous-en donc au moins un ; autrement je préférerai croire que cet homme est un Chinois, puisque je sais que les Chinois existent ; j'en ai même vu d'autres et ils lui ressemblaient.

Or, ce même catholique, théosophe ou occultiste est cru sur parole lorsqu'il parle du diable, des entités de l'astral, des élémentals et autres créations de sa fantaisie maladive ! Et le spirite, qui ne demande aucun acte de foi, qui se contente de présenter des faits et des raisonnements, on ne l'écoute même pas et si, dans un moment de laisser-aller on s'occupe de lui, c'est pour le tourner en ridicule, le traiter de fou, de charlatan, etc., etc.

***

Le spiritisme ayant démontré par les faits la survivance de l'âme, ne va pas plus loin, ou du moins, s'il dépasse cette limite, il cesse d'être *scientifique* et redevient *philosophique*.

Les esprits peuvent-ils nous dire infailliblement la bonne aventure? Peuvent-ils nous indiquer où se trouve la *Joconde* ? Peuvent-ils nous donner des enseignements inédits, des révélations sur le passé, sur l'avenir, sur les sciences, sur la morale, sur la religion ?

Ces questions et d'autres encore peuvent et doivent être soumises à l'examen, à la discussion, mais elles n'entreront dans le domaine scientifique qu'après avoir été soumises à l'épreuve de l'expérimentation. Jusqu'alors elles resteront dans le domaine de la philosophie ou de la métaphysique. Les résoudre par anticipation, c'est tomber dans la superstition, dans le domaine des hypothèses, des causes occultes.

On voit que c'est par une analyse rigoureusement scientifique de l'homme que les spirites arrivent à démontrer la réalité de l'existence de l'âme et de sa survivance au corps.

C'est donc aussi par la même méthode qu'on doit les réfuter, si l'on peut. Il n'est ni loyal, ni honnête, de faire autour d'eux la conspiration du silence, de les ridiculiser, de les insulter, d'ameuter contre eux les ignorants et ceux qui se croient intéressés à ce que l'âme s'éteigne avec le corps.

ROUXEL.

Le cas de Miss Beauchamp

La librairie Alcan vient de nous donner la traduction d'une étude intéressante sur le cas célèbre de miss Beauchamp (1).

Comme Félida, comme L. Vivé, miss Beauchamp présente un phénomène encore assez obscur de dissociation que l'auteur de cette étude, le Dr Morton Prince, considère au seul point de vue de la psychologie pathologique.

Nous devons faire toute réserve au sujet d'une hypothèse anticipée sur la scission du *moi*. Le moi est cette partie de l'être qui est consciente d'elle-même et nous n'admettons pas qu'on nous parle d'un moi inconscient, ou d'un autre moi que celui qui se connaît lui-même.

Nous devons prendre cette étude comme une matière psychique propre à nous éclairer sur les facultés et la constitution de l'âme. Voici les faits.

Miss Beauchamp présente, selon le Dr Prince, plusieurs personnalités distinctes dont les manifestations alternantes conservent ce degré de complexité qui caractérise l'organisation mentale d'une personne normale. Elles sont apparues successivement et elles furent nommées dans l'ordre de leur apparition B^1, B^2, B^3, B^4..., etc.

Le sujet, c'est B^1, c'est miss Beauchamp. Quand elle se présenta à la consultation on l'hypnotisa ; B^2 fut le sujet en état de sommeil hypnotique. Dans cet état, une véritable entité spirite envahit les organes, ce fut B^3. Plus tard le sujet apparut dans un état qui se distinguait du premier par une lacune de mémoire, ce fut B^4. Et voilà les faits qui soulèvent un problème psychologique que l'auteur n'hésite pas à interpréter dans le sens d'un dédoublement du moi.

Ces cas, si rares et si complexes, pourraient être étudiés à plusieurs points de vue. Avec beaucoup de science et de subtilité le Dr Prince nous expose le sien ; il coupe le moi en beaucoup de petits morceaux et il les raccommode, mais suivant cette conception il me paraît un peu puéril de rechercher lequel de ces morceaux représente la véritable miss Beauchamp. La théorie préconçue étant que le moi a été dissocié, la véritable miss Beauchamp ne sera dans aucun morceau, elle sera dans la synthèse qui reconstituera l'association primitive.

On considère donc qu'il y a un morceau principal, un noyau auquel devraient se rattacher les idées et les souvenirs dissociés ; mais alors, ce noyau, ce serait le *moi unique* de miss Beauchamp, et on n'ose pas l'avouer parce

(1) *La dissociation d'une personnalité*, par Morton Prince. Traduit de l'anglais par Renée-J. Ray et Jean Ray. Prix : 10 francs.

qu'il est difficile de concevoir que quelques souvenirs, détachés d'une personne principale, constituent des personnalités aussi complètes et aussi volontaires que celles observées dans ce cas. On voit, par là, combien l'idée d'un moi coupé en deux répugne au sens commun, puisque l'auteur lui-même ne peut pas demeurer dans la logique de son système.

Miss Beauchamp est condamnée à une existence infernale, elle vit dans un corps qui semble appartenir à plusieurs personnes à tour de rôle. B^1 est pieuse, réservée, scrupuleuse ; mais B^4 n'entend pas qu'on la conduise à la messe et au sermon, dans les moments qu'elle possède le corps elle veut jouir de la vie et elle donne des rendez-vous, ou prend des engagements que B^1, revenue à elle, ne pourra pas tenir. Ainsi cette pauvre malade est exposée, à chaque changement d'état, aux situations les plus bizarres ; elle se trouve en conversation avec des amis ne sachant pas ce qu'elle doit répondre, en des situations où elle ne sait que dire ni que faire. Mais cela n'est encore rien, entre ces différentes personnalités la lutte va s'engager et ce sera une lutte à mort.

On éprouve le sentiment pénible que cet état aurait pu cesser plus tôt. On s'est trouvé en présence d'un beau cas, c'était une occasion pour faire preuve d'érudition professionnelle et publier une étude sensationnelle.

Ce qui fait croire que miss Beauchamp a été un peu accaparée, c'est que sa dissociation psychique semble avoir été tenue secrète. Sujette à des phénomènes d'incarnation qui la mettaient si souvent dans des situations dangereuses, on la laisse dans l'ignorance de son état. De sorte qu'elle revient à elle dans une sorte d'amnésie, qui laisse une lacune dans son existence, et qui se traduit, pour elle, par une perte de temps. Il fallait attacher quelqu'un à ses pas ; or on nous apprend que ses amis eux-mêmes étaient soigneusement tenus dans l'ignorance de ces changements de personnalités, de sorte qu'ils ne comprenaient rien à ces variations continuelles, et miss Beauchamp, personne délicate et sensible, souffrait énormément des contradictions et des mensonges de cette vie à plusieurs faces. Elle n'a, pour toute protection, que la suggestion du médecin qui la ramènera à sa consultation. Et cela a duré six ans.

Au point de vue spirite, il eût été intéressant d'étudier une personnalité qui se distingue de toutes les autres au point qu'il est difficile de lui assigner une place dans l'hypothèse de la dissociation. C'est B^3, surnommée Sally.

Tandis que toutes ces personnalités ne sont que des états particuliers dont chacun se connaît pour être miss Beauchamp, B^2 se refuse absolument à passer pour la même personne ; tandis que ces personnages s'ignorent les uns les autres, B^3 connaît la vie et les pensées de miss Beauchamp dans chacun de ces états ; tandis que B^1 et B^4 agissent naturellement et usent du

corps avec facilité, Sally, c'est-à-dire B^3, prend difficilement possession des organes, elle a beaucoup de peine à parler et bagaye affreusement, elle agit sur miss Beauchamp en lui donnant des suggestions, qui agissent à la façon des suggestions posthypnotiques. De plus elle ne sent ni la fatigue, ni la maladie, ni la faim, ni la soif. Elle semble exister en dehors de ses périodes d'incarnation, c'est-à-dire qu'elle coexiste avec les autres personnalités.

Voilà le personnage qu'on appelle l'*autre moi*, malgré ses protestations.

Et sa façon de protester est terrible; pour se défendre contre l'affirmation qu'elle n'est qu'une création artificielle, elle prend possession du corps de sa victime, elle écrit des lettres qu'elle met à la poste et qui couvriront de confusion la pauvre miss Beauchamp à son réveil. Elle la tourmente de mille façons, la traite de *stupide bûche*, elle lui vole ou lui cache son argent se vante d'aller chez le pâtissier et de manger des bonbons à ses frais.

B^3, c'est-à-dire miss Beauchamp hypnotisée, reconnaît volontiers ses différents états comme étant toutes la même personne, toutes excepté Sally. Or l'état de lucidité somnambulique ne trompe pas, le docteur lui-même accorde toute confiance à Sally quand elle éclaire des problèmes psychiques, ou qu'elle explique les rapports des différentes personnalités entre elles, en un mot il la trouve véridique et accepte toutes ses réponses, sauf celles qui affirment son existence distincte de miss Beauchamp.

— N'avez-vous pas, dit-il, les mêmes bras et les mêmes jambes? — Mais Sally s'empare des bras, pour écrire des lettres, des jambes, pour faire des courses dont le médium serait tout à fait incapable, et elle répondra : — Des bras et des jambes ne font pas que nous soyons la même personne.

Du côté de miss Beauchamp qui ignore l'aspect des choses, l'interprétation est celle qu'on lui suggère. Elle sait que dans ses moments d'inconscience elle exécute des choses folles, elle s'accuse elle-même de tous les méfaits, elle y voit un cas de possession dont elle est responsable et qu'elle essaye de combattre par les jeûnes et les prières.

Tout d'abord elle prit connaissance des faits par la vision dans le cristal, vision pour laquelle elle est admirablement douée, et qui lui retrace les scènes de sa vie passée. Mais ces tableaux, dans lesquels elle voit les faits et gestes de Sally, sont des scènes muettes où elle ne voit qu'elle-même, miss Beauchamp, elle revoit son corps et son visage, et elle conclut selon la suggestion du médecin : — C'est toujours moi !

Dans tout cela le D^r Prince n'a vu que le morcellement du *moi*. Ou plutôt une multiplication des personnalités dérivant l'une de l'autre. Nous ne croyons pas qu'il ait réussi à schématiser clairement cette conception. Sally ne s'explique pas par une simple division du moi ; pourquoi cette simple fraction de miss Beauchamp différerait-elle, à tant d'égards, des autres fractions? Pourquoi cette volonté plus forte, ce pouvoir de suggestionner que

n'ont pas les autres? Et pourquoi cette difficulté d'adaptation aux organes ? Sally est une conscience hors rang, qui ne dérive d'aucune autre, qui ne trouve pas sa place dans le schéma du docteur. Le problème n'est pas résolu.

Tous les autres aspects de miss Beauchamp ne sont que des états particuliers qui n'impliquent pas la division du moi. Ce sont des états réels, comme ceux que M. de Rochas a observés dans la régression de la mémoire. Les états divers qui représentent un même sujet à des âges et dans des conditions différentes semblent bien des personnages différents, ils n'altèrent pas l'unité du moi. Le cas de miss Beauchamp offre bien des analogies avec ces expériences, mais Sally ne peut pas être expliquée de la même manière. Il est donc permis de croire que l'accident qui provoqua, chez miss Beauchamp, un certain état de dissociation ouvrit la porte, en même temps, à une influence mystérieuse, dont l'explication exigerait une connaissance meilleure de la constitution psychique des êtres.

Toujours est-il que nous pouvons nous féliciter de cette publication du cas de miss Beauchamp qui vient enrichir notre collection de faits observés. Là où le médecin n'a vu qu'une étude de biologie pathologique, le psychologue trouvera des matériaux utiles pour approfondir l'étude du mystère.

L. CHEVREUIL.

LE COMMANDANT THIRION

(*Voir notre numéro* [*avril* 1911]).

En causant et en discutant ainsi, nous étions arrivés devant la porte du Luxembourg qui fait face à la gare de Sceaux. Là, le commandant me fit part qu'il était pressé de rentrer et manifesta le désir de me quitter. Mais je le retins encore quelques instants et la conversation se continua, toujours enjouée et animée, devant la grille.

— Puisque, dis-je au commandant, cette question des esprits nous tient tant à cœur, à tous deux, voulez-vous que nous concluions un pacte ?

— Parlez !

— Eh bien ! que le premier d'entre nous qui connaîtra le secret de la vie et de la mort, se manifeste d'une façon tangible au survivant ! Que ce soit moi ou vous qui, demain, par exemple, par une cause que nous ne pouvons prévoir, soit appelé à quitter cette « vallée de larmes », jurons-nous, comme si nous devions nous quitter pour toujours, que le premier instruit des vérités de l'au-delà, essaiera de les communiquer au second. Pour vous comme

pour moi, je souhaite que ce soit le plus tard possible. Ici-bas, deux amis trouvent toujours le moyen de se voir et de se rencontrer même quand les conditions sociales, le milieu essaient de les séparer. Nous sommes dans la même barque, qui sait où elle nous mène ? Si l'un de nous la quitte, comment pourra-t-il se communiquer à l'autre ? Quels efforts ne devra-t-il pas faire pour renouer les liens d'amitié que la destinée aura tranchés. Une amitié éternelle ! quel rêve pour deux âmes éprises du même idéal de justice et de vérité ! Elles se connaissent depuis quelques années à peine, mais l'effort commun qu'elles ont fait pour chercher la vérité, les a rapprochées, unies, pénétrées. Il semble qu'elles se soient déjà connues dans un lointain passé ; s'estimant mutuellement dans le présent, l'avenir ne doit point les séparer.

— Vous voulez, me dit le commandant, que nous continuions dans le monde invisible la conversation intéressante, passionnante même que nous venons d'avoir ! Soit. La mort ne doit point séparer deux amis tels que nous. Si cela dépend de moi, dit-il d'un ton enjoué, je ferai tout pour vous éclairer Je vous le jure.

Et sa figure était devenue grave. Son étreinte fut, ce soir-là, plus énergiquement affectueuse que de coutume. On sentait que tout le cœur de cet homme si bon, si loyal passait dans sa poignée de mains, large, franche, plus attardée encore que les autres jours.

Ému, je le regardais s'éloigner. J'avais comme un regret de l'avoir laissé partir, et puis, je ne sais quelle vague inquiétude, cuisante comme un remords...

Quinze jours s'écoulèrent, puis un mois. Je ne revoyais plus le commandant ; j'appris qu'il était souffrant, un jour que j'étais allé prendre de ses nouvelles. Soigné chez un de ses parents, aux environs de Paris, il rentrerait, me disait-on, la semaine suivante. Or, la semaine écoulée, il n'était point revenu.

Puis les semaines se prolongeaient de plus en plus angoissantes... C'était fini ! Je ne devais plus revoir le commandant, et l'entretien que nous avions eu était bien le dernier sur cette terre.

Aussi quand j'appris, par *La tribune psychique*, les communications obtenues par M. l'avocat Philippe, au sujet du commandant Thirion, je n'eus qu'un désir : celui, bien légitime, d'essayer d'en avoir une, personnellement. Souvent depuis, presque tous les amis du petit groupe qui se réunit chaque samedi, et dont il était l'âme et le chef, ont eu, par l'intermédiaire des excellents médiums, les dames Vallé, des preuves de son fidèle souvenir dans l'au-delà. Je réunirai, dans un prochain article, tous ces témoignages si touchants et dont l'ensemble doit constituer, même pour les moins prévenus, une démonstration convaincante des manifestations spirites. Qu'il me soit permis de rendre aux dames Vallé mon témoignage profond de gra-

titude. Si je pouvais recueillir ceux de milliers d'observateurs ou de curieux qui ont trouvé dans leur cercle si hospitalier, toujours accueillant, une consolation, une espérance, une foi, ou simplement une occasion d'échapper aux misères de cette vie et au doute moral, en entrevoyant les mystères futurs, ces milliers de témoignages de gens sincères, reconnaissants formeraient comme le livre d'or de l'apostolat spirite « Confiance en l'invisible. » Ce conseil est revenu souvent quand le doute s'impatientait d'une réponse jugée imprécise. J'ai reconnu plus tard, toute la sagesse de ce conseil. Je ne doute pas qu'un jour vienne où aux nombreuses marques de fidélité que notre chef vénéré a continué de témoigner aux membres du groupe, s'en ajoute une qui ne me soit plus spécialement destinée.

Mais je dois à la mémoire du commandant et au souvenir de ceux qui l'ont connu et apprécié, de faire connaître son sentiment intime sur les phénomènes de l'Au-delà. C'est en feuilletant un album de famille, qu'au cours d'une visite, de pieuses mains avaient bien voulu me confier quelques instants, que j'ai retrouvé deux pages écrites de la main du commandant, qui traduisent de façon nette et précise ses préoccupations, ses espoirs et ses doutes.

Je transcris intégralement. On verra combien ce « penseur profond » (comme il s'était lui-même désigné par une note écrite sous sa photographie) avait scruté, fouillé, examiné toutes les solutions possibles du problème de l'Au-delà. En haut de la page, en grosses lettres :

LE GRAND PROBLÈME. VERS LA SOLUTION. FAUT-IL CROIRE AU SPIRITISME?

Puis, après l'article publié jadis dans l'*Éclair* et signé Camille Flammarion, ces réflexions suivantes qui sont comme un commentaire de l'article:

« Pourquoi, dit le commandant, les phénomènes bizarres réunis sous le « nom générique de spiritisme, sont-ils étudiés par des hommes de haute « valeur, des esprits éminents, des hommes de science, tandis que d'autres « penseurs, des savants, des chercheurs s'y refusent absolument? A signa- « ler parmi les expérimentateurs éclairés: Comte Gasparin, professeur « Thierry à Genève, Victor Hugo à Jersey. Les membres de la Société dia- « lectique de Londres, Varkof, électricien, Wallace, naturaliste, Dr Lapponi, « Schiapparelli à Milan, Zoëlner à Leipzig, Fairo à Turin, Lodge à l'univer- « sité de Birmingham, et, en France, le Dr Dariex, le colonel de Rochas, le « professeur Richet, Victorien Sardou, Sully Prudhomme, Jules Claretie, « Adolphe Brisson, professeur Duclaux, le chimiste Curie, le physicien Dar- « sonval, le Dr Maxwell.

« Pour moi, ajoute le commandant, après des années d'observations, de « conversations, de fréquentations des milieux spirites, occultistes, théoso- « phiques, autant je suis sûr de la réalité des phénomènes, autant je suis « sûr qu'aucune théorie n'est suffisante pour les expliquer tous. »

Sur une autre page de l'album, face à l'article de l'*Eclair*, se trouvaient les réflexions suivantes :

« Les expérimentateurs éclairés sont loin d'être d'accord sur l'interpréta-« tion des phénomènes. Pour les uns, Victorien Sardou, le spirituel auteur, « c'est l'aurore d'une vérité encore inexprimée. Pour les autres, Wallace, « Warney, les phénomènes sont obtenus, produits par des esprits « désincarnés, des âmes des morts, pour d'autres, Merville, Lapponi, ils le « sont par les démons ; pour d'autres encore (Papus, les théosophes), il y « a là de l'occultisme, des esprits élémentaires, des larves, des coques. « Pour Gasparin, Lombroso, de Rochas, c'est un fluide nouveau, un « corps « astral » émané de nous, une extériorisation de la motricité. Crookes ad-« met une force psychique organique et l'intervention possible d'intelligen-« ces étrangères. Le professeur Richet admet la réalité des phénomènes, « mais se défend d'être spirite plus que Crookes encore. Olivier Lodge est « dans le même cas. Farro et Maxwell hésitent entre une conscience collec-« tive et une pseudo-entité, à laquelle nous ne devons pas nous fier. Enfin, « d'autres savants préfèrent ne pas se prononcer du tout. »

On voit que le commandant n'était pas seulement un expérimentateur minutieux, sincère, de bonne foi, mais qu'il cherchait en outre, à se rendre «compte de ce qu'il voyait, et que sa discussion s'argumentant aux meilleures sources. Son opinion personnelle était basée, non sur la croyance aveugle, mais sur la critique et sur la science.

EMILE DUBUISSON.

(*A suivre.*)

Note. — Je lis dans le *Matin* d'hier (18 août) un article de l'éminent Dr Maxwell sur la psychométrie dans lequel on cite le livre de M. Duchâtel que j'ai analysé dans cette Revue. L'auteur arrive aux mêmes conclusions que les miennes? On lira avec profit ces lignes magistrales du premier expérimentateur de ce temps.

Villemeux (Eure-et-Loir), 19 août.

Le Célibat des prêtres et la confession

Mon article du mois de septembre dernier sur la *Confession auriculaire* se terminait par la citation suivante, empruntée à une œuvre de l'illustre historien et philosophe J. Michelet (1798-1874):

Le sacerdoce catholique est fondé sur une double immoralité : le célibat et la confession.

Le pamphlétaire de premier ordre qu'était Paul-Louis Courier (1773-1825) a traité magistralement la même question dans une lettre dont voici quelques extraits :

« Véretz, 6 février 1823.

« Je ne suis pas si animé que vous contre le curé de Saint-Quentin. Je trouve dans son état de prêtre de quoi, non l'excuser, mais le plaindre. Il n'eût pas tué assurément sa seconde maîtresse, s'il eût pu épouser la première devenue grosse, et qu'il a tuée aussi, selon toute apparence. Voici comment on conte cela, dont vous semblez mal informé :

« Il s'appelle Mingrat, n'avait guère plus de vingt ans quand, au sortir du séminaire, on le fit curé de Saint-Opre, village à six lieues de Grenoble. Là, son zèle éclata d'abord contre la danse et toute espèce de divertissement. Il défendit ou fit défendre par le maire et le sous-préfet, qui n'osèrent s'y refuser, les assemblées, bals, jeux champêtres, et fit fermer les cabarets, non seulement aux heures d'office, mais, à ce qu'on dit, tout le jour des dimanches et fêtes. Je n'ai pas de peine à le croire; nous voyons le curé de Luynes défendre aux vignerons de boire le jour de Saint-Vincent, leur patron. L'autre entreprit de réformer l'habillement des femmes. Les paysannes en manches de chemise, ayant le bras tout découvert, lui parurent un scandale affreux.

« L'abbé Mingrat ne souffrait point qu'un bras nu se montrât à l'Église, et même ne pouvait, sans horreur, dans les vêtements d'une femme, soupçonner la forme du corps. Ami du temps passé d'ailleurs, il prêchait les vieilles mœurs à l'âge de vingt ans, la restauration, la restitution, tonnant contre la danse et les manches de chemise. Les autorités le soutenaient, les hautes classes l'encourageaient, le peuple l'écoutait, les gendarmes aussi et le garde champêtre, qui jamais ne manquaient au sermon. Enfin, il voulait rétablir, d'accord avec ses supérieurs, la pureté de l'ancien régime. Pour y mieux réussir, il forma chez sa tante, venue avec lui à Saint-Opre, une école de petites filles, auxquelles elle montrait à lire, les instruisant et préparant pour la communion. Il assistait aux leçons, dirigeait l'enseignement. Deux déjà parmi elles approchaient de quinze ans, et lui parurent mériter une attention particulière. Il les fit venir chez lui, distinction enviée de toutes leurs compagnes, flatteuse pour leurs parents. Ces jeunes filles donc vont chez le jeune curé. Partout cela se fait depuis quelques années, aux champs comme à la ville; les magistrats l'approuvent, et les honnêtes gens en augurent le prompt rétablissement des mœurs. Elles y allaient souvent, ensemble ou séparées; c'était pour écouter les lectures chrétiennes, répéter le catéchisme, apprendre

des versets, des psaumes, des oraisons ; et tant y allèrent, qu'à la fin une d'elles se sent mal à l'aise, souffrante ; elle avait des maux de cœur.

« Lisez l'histoire, et comparez le passé avec le présent. Pour moi, je ne fais autre chose ; c'est la meilleure étude qu'il y ait. Je trouve que, du temps de nos pères, Guillaume Rose, étant curé d'une paroisse de Paris, catéchisait des jeunes filles, qui s'assemblaient pour recevoir les pieuses leçons chez une dame. Là venait entre autres assidûment la fille unique, âgée de treize à quatorze ans, du président de Neuilly, qui bientôt fut grosse des œuvres de l'abbé Guillaume. Au temps des bonnes mœurs, pareille chose arrivait sans qu'on y prît trop garde, quand les filles n'avaient point de père président. Celui-ci porta plainte ; on décréta Guillaume ; le clergé intervint. La justice n'a jamais beau jeu contre le clergé, qui d'abord ne veut pas qu'on le juge, et, en ce temps-là menait le peuple. Messire Guillaume se moqua du parlement, du président, et de la fille, et de l'enfant, puis fut évêque de Senlis, dévoué au pape son créateur, comme on dit à Rome.

« De ce genre est un autre fait moins ancien, mais horrible, et par là plus semblable à celui de Mingrat. Il n'y a pas quarante ans que, dans un couvent près de Nogent-le-Rotrou, on élevait de jeunes demoiselles sous la direction d'un saint homme prêtre, abbé qui les confessait, les instruisait, catéchisait, et continua longues années, sans qu'on eût de lui nul soupçon. Mais à la fin on découvrit qu'il en avait séduit plusieurs, et que, quand une devenait grosse il l'empoisonnait, la gardait, écartant d'elle tout le monde, sous prétexte de confession ou d'exhortation à la mort, ne la quittait point qu'elle ne fût morte, ensevelie, enterrée. De tels faits rarement parviennent à la connaissance du public. Le saint personnage fut enlevé secrètement et enfermé, suivant la coutume d'alors. Retournons à l'abbé Mingrat.

« Cette enfant se trouve grosse, ne sachant comment faire, ayant peur de sa mère, va se confesser au curé d'un village non loin de celui-là, à un homme tout différent de Mingrat ! Il laissait danser, ne songeait point aux manches de chemise. La pauvrette lui dit son malheur, et, refusant de déclarer qui en était cause, ne voulait accuser qu'elle seule. Mais, lui dit le curé, ma fille, est-il marié, cet homme ? — Non. — Il faut l'épouser. — Impossible ! Elle se trompait, car qui peut empêcher un homme de se marier, s'il ne l'est ; de faire une épouse de celle qu'il a rendue mère ? Quelle loi le défend ? Quelle morale ? elle devait dire, pauvre enfant ! Dieu, les hommes, le bon sens, la nature, l'Evangile, et la religion le veulent ; mais le Pape ne veut pas ; et pour cela je meurs, pour cela je suis perdue. Ainsi à peine répondait-elle, avec plus de sanglots que de mots, aux questions de ce bon curé qui enfin pourtant parvenu à lui faire nommer l'abbé Mingrat, dès le soir même alla chez lui et lui parla. L'autre se fâche au premier mot, s'emporte et crie contre le siècle, accusant Voltaire et Rousseau, et la philoso-

phie, et la corruption de la Révolution. Le bonhomme eut beau dire et faire, il n'en put tirer autre chose. Au bout de quelques jours, la fille disparut sans que jamais parents ni amis en pussent avoir de nouvelles. On en demanda de tous côtés et longtemps, inutilement ; on finit par n'y plus penser. Voilà la première partie de l'histoire du curé Mingrat.

« La seconde est connue par les papiers publics, où vous avez pu voir comment, à cause des bruits qui couraient, on le transféra de Saint-Opre à la cure de Saint-Quentin. C'est la discipline. Quand un prêtre a donné quelque part du scandale, on l'envoie ailleurs. Dans les cas graves seulement, il est suspendu *à sacris*, privé pour un temps de dire la messe et, si la Justice s'en mêle, le clergé proteste aussitôt car on ne peut juger les oints. Le curé de Pezai en Poitou, l'abbé Gelée, ex-capucin, ayant commis là une grosse et visible faute contre son vœu de chasteté, la Justice se tut, malgré toutes les plaintes ; on le transféra où il est, et ne semble pas corrigé, comme ne le fut point l'abbé Mingrat qui, dans sa nouvelle paroisse, redoublant de sévérité, fit la guerre plus que jamais à la danse et aux manches de chemise. Certaine dévote, bientôt, femme d'un tourneur, jeune et belle, le prit pour confesseur, et le voyait chez elle souvent, sans qu'on en causât néanmoins, car elle passait pour très sage. Un soir qu'elle était venue sur le tard à confesse, il la retint longtemps, puis l'envoie voir sa tante, qui demeurait chez lui, mais qu'il savait absente, ne devoir point revenir ce jour-là, et, partant par un autre chemin, arrive avant cette femme, entre, quand elle vint, la fit entrer. Ce qui se passa là-dedans, on l'ignore. Il l'emporta morte dans une grotte près du village où, avec un couteau de poche, l'ayant dépecée par morceaux, un à un, il les alla jeter dans la rivière ; c'est l'Isère. Ces lambeaux, quelque temps après, furent trouvés flottants sur l'eau, et réunis et reconnus, comme le couteau plein de sang oublié par lui dans la grotte. Alors on se souvint de la fille de Saint-Opre.

« Vous savez aussi comme il s'est soustrait aux poursuites, qui n'eussent pas eu lieu sans le maire. Par le maire seul tous les faits furent constatés, publiés malgré les dévots et le clergé, qui ne voulaient pas qu'on en parlât. Telle est leur maxime de tout temps. « S'il arrive, dit Fénelon, que le prêtre fasse une faute, on doit modestement baisser les yeux et se taire. » Mais, le bruit d'un acte si atroce s'étant promptement répandu, on essaya d'en jeter le soupçon sur quelque autre. Même un grand vicaire à Grenoble, l'abbé Bochard, prêcha un sermon tout exprès sur les jugements téméraires, disant : « Mes frères, prenez garde ; tel peut vous paraître coupable, qui, par son devoir, est tenu, lui en dût-il coûter et l'honneur et la vie, de céler le crime d'autrui ; et la malice d'autre part est si grande en ce siècle-ci, que, pour se laver, on ne craint point de calomnier et de noircir les plus gens de bien. » C'était le mari de cette femme qu'on indiquait par là comme son vrai meur-

trier, et le curé comme un martyr du secret de la confession. Cette pieuse invention, soutenue de toute la cabale dévote, aurait peut-être réussi et donné le change au public, sans le maire de Saint-Quentin, qui, n'étant dévot ni dévoué, mais honnête homme seulement, par une information qu'il fit, força la justice d'agir. Le curé ne fut pas arrêté, parce que le Seigneur a dit : Gardez de toucher à mes oints. Condamné comme contumace, il s'est retiré en Savoie, où maintenant il passe pour un saint et fait des miracles. On vient à lui de la vallée, de la montagne, en pèlerinage ; on accourt, les femmes surtout, le voir, lui demander sa bénédiction. Cette main les bénit ; il leur tend cette main qu'elles baisent, femmes et filles, sans penser, sans frémir, sachant ce qu'il a fait ; car d'un lieu si voisin, personne ne l'ignore. Mais on lui pardonne beaucoup, parce qu'il a beaucoup aimé, ou peut-être il se repent, et dès lors il vaut mieux que quatre-vingt-dix-neuf justes. Qu'il en confesse encore quelqu'une jeune, jolie, et qu'elle lui résiste, il en fera comme des autres, sans perdre pour cela le paradis. Saint Bon avait tué père et mère, saint Mingrat ne tue que ses maîtresses, et ensuite fait pénitence.

« Vous l'appelez hypocrite ; moi je le crois dévot, sincère et de bonne foi. La dévotion s'allie à tout. Lorsqu'on fait en Italie assassiner son ennemi, cela coûte vingt ou dix ducats, selon qu'on veut le damner ou qu'on ne le veut pas. Pour ne le point damner, on lui dit avant de le tuer : Recommande ton âme à Dieu ; pardonne-moi, et fais un acte de contrition. Il dit son *in manus*, pardonne et on l'égorge ; il va en paradis. Mais, voulant le damner, on s'y prend autrement. Il faut tâcher de le trouver en péché mortel, et, pour le plus sûr, on lui dit, le poignard levé : Renie Dieu, ou je te tue. Il renie, on le tue, et il va en enfer. Ces choses se font tous les jours, là où personne ne voudrait, pour rien au monde, avoir goûté d'un potage gras le vendredi. Voilà la dévotion vraie, naïve, non feinte, non suspecte d'hypocrisie. La morale, dit-on, est fondée là-dessus.

« Ces gens sont dévots, sans nul doute, et Mingrat l'est aussi, amoureux de plus, c'est-à-dire sujet à l'amour, qui, chez les hommes de sa robe, se tourne souvent en fureur. Un grand médecin l'a remarqué : cette maladie, sorte de rage qu'il appelle érotomanie, semble particulière aux prêtres. Les exemples qu'on en a vus, assez nombreux, sont tous de prêtres catholiques, tels que celui qui massacra, comme raconte Henri Étienne, tous les habitants d'une maison, hors la personne qu'il aimait ; et l'autre dont parle Buffon. Celui-là, parce qu'on sut à temps le lier et le traiter, guérit, sans quoi il eût commis de semblables violences. Il a lui-même écrit au long, dans une lettre qui depuis est devenue publique, l'histoire de sa frénésie, dont il explique les causes aisées à concevoir. Dévot et amoureux, jeune, confessant les filles, il voulut être chaste.

« Quelle vie en effet, quelle condition que celle de nos prêtres ! On leur défend l'amour, et le mariage surtout ; on leur livre les femmes. Ils n'en peuvent avoir une, et vivent avec toutes familièrement, c'est peu, mais dans la confidence, l'intimité, le secret de leurs actions cachées, de toutes leurs pensées. L'innocente fillette, sous l'aile de sa mère, entend le prêtre d'abord, qui, bientôt l'appelant, l'entretient seul à seule, qui, le premier, avant qu'elle puisse faillir, lui nomme le péché. Instruite, il la marie ; mariée, la confesse encore et la gouverne. Dans ses affections, il précède l'époux, et s'y maintient toujours. Ce qu'elle n'oserait confier à sa mère, avouer à son mari, lui, prêtre, le doit savoir, le demande, le sait, et ne sera point son amant. En effet, le moyen ? N'est-il pas tonsuré ? Il s'entend déclarer à l'oreille, tout bas, par une jeune femme, ses fautes, ses passions, ses désirs, ses faiblesses, recueille ses soupirs sans se sentir ému, et il a vingt-cinq ans !

« Confesser une femme ! Imaginez ce que c'est. Tout au fond de l'église, une espèce d'armoire, de guérite, est dressée contre le mur exprès, où ce prêtre, non Mingrat, mais quelque homme de bien, je le veux sage, pieux, comme j'en ai connu, homme pourtant et jeune, ils le sont presque tous, attend le soir après vêpres sa jeune pénitente qu'il aime ; elle le sait : l'amour ne se cache point à la personne aimée. Vous m'arrêterez là ; son caractère de prêtre, son éducation, son vœu... Je vous réponds qu'il n'y a vœu qui tienne ; que tout curé de village, surtout du séminaire, sain, robuste et dispos, aime sans aucun doute une de ses paroissiennes. Cela ne peut être autrement ; et, si vous contestez, je vous dirai bien plus, c'est qu'il les aime toutes, celles du moins de son âge ; mais il en préfère une, qui lui semble, sinon plus belle que les autres, plus modeste et plus sage, et qu'il épouserait ; il en ferait une femme vertueuse, pieuse, n'était le pape. Il la voit chaque jour, la rencontre à l'église ou ailleurs, et, devant elle assis aux veillées de l'hiver, il s'abreuve, imprudent ! du poison de ses yeux.

« Or, je vous prie, celle-là, lorsqu'il l'entend venir le lendemain, approcher de ce confessionnal, qu'il reconnaît ses pas et qu'il peut dire : C'est elle, que se passe-t-il dans l'âme du pauvre confesseur ? honnêteté, devoir, sages résolutions, ici servent de peu, sans une grâce du ciel toute particulière. Je le suppose un saint ; ne pouvant fuir, il gémit apparemment, soupire, se recommande à Dieu ; mais si ce n'est qu'un homme, il frémit, il désire, et déjà malgré lui, sans le savoir peut-être, il espère. Elle arrive, se met à genoux, à genoux devant lui dont le cœur saute et palpite. Vous êtes jeune, monsieur, ou vous l'avez été ; que vous semble entre nous d'une telle situation ? Seuls, la plupart du temps, et n'ayant pour témoins que ces murs, que ces voûtes, ils causent, de quoi ? hélas ! de tout ce qui n'est pas innocent. Ils parlent ou plutôt murmurent à voix basse, et leurs bouches s'approchent,

leur souffle se confond. Cela dure une heure ou plus et se renouvelle souvent.

« Ne pensez pas que j'invente. Cette scène a lieu telle que je vous la dépeins, et dans toute la France, chaque jour se renouvelle par quarante mille jeunes prêtres, avec autant de jeunes filles qu'ils aiment, parce qu'ils sont hommes, confessent de la sorte, entretiennent tête à tête, visitent parce qu'ils sont prêtres, et n'épousent point, parce que le pape s'y oppose. Le pape leur pardonne tout, excepté le mariage, voulant plutôt un prêtre adultère, impudique, débauché, assassin, comme Mingrat, que marié. Mingrat tue ses maîtresses, on le défend en chaire : ici on prêche pour lui ; là on le canonise. S'il en épousait une, quel monstre ! il ne trouverait d'asile nulle part. Justice en serait faite bonne et prompte, comme du maire qui les aurait mariés. Mais quel maire oserait ?

« Réfléchissez maintenant et voyez s'il était possible de réunir jamais en une même personne deux choses plus contraires que l'emploi de confesseur et le vœu de chasteté ; quel doit être le sort de ces pauvres jeunes gens, entre la défense de posséder ce que la nature les force d'aimer, et l'obligation de converser intimement, confidemment, avec ces objets de leur amour ; si enfin ce n'est pas assez de cette monstrueuse combinaison pour rendre les uns forcenés, les autres je ne dis pas coupables, car les vrais coupables sont ceux qui, étant magistrats, souffrent que de jeunes hommes confessent de jeunes filles, mais criminels, et tous extrêmement malheureux. Je sais là-dessus leur secret.

« J'ai connu à Livourne le chanoine Fortini, qui peut-être vit encore, un des savants hommes d'Italie, et des plus honnêtes du monde. Lié avec lui d'abord par nos études communes, puis par une mutuelle affection, je le voyais souvent, et ne sais comme un jour je vins à lui demander s'il avait observé son vœu de chasteté. Il me l'assura, et je pense qu'il disait vrai en cela comme en toute autre chose. « Mais, ajouta-t-il, pour passer par les mêmes épreuves, je ne voudrais pas revenir à l'âge de vingt ans. (Il en avait soixante-dix.) J'ai souffert, Dieu le sait, et m'en tiendra compte, j'espère ; mais je ne recommencerais pas. » Voilà ce qu'il me dit, et je notai ce discours si bien dans ma mémoire, que je me rappelle ses propres mots.

« A Rocca di Papa, je logeais chez le Vicaire, où je tombai malade. Il eut grand soin de moi, et prit cette occasion pour me parler de Dieu, auquel je pensais plus que lui et plus souvent, mais autrement. Il voulait me convertir, me sauver, disait-il. Je l'écoutais volontiers, car il parlait toscan, et s'exprimait des mieux dans ce divin langage. A la fin, je guéris ; nous devenons amis, et, comme il me prêchait toujours, je lui dis : « Cher abbé, demain je me confesse, si tu veux te marier et vivre heureux. Tu ne peux l'être qu'avec une femme, et je sais celle qu'il te faut. Tu la vois chaque jour tu l'aimes, tu péris. » Il me mit la main sur la bouche, et je vis que

ses yeux se remplissaient de pleurs. J'ai ouï conter de lui, depuis, des choses fort étranges, et qui me rappelèrent ce qu'on lit d'Origène (1).

« Voilà où les réduit le malheur de leur état. Mais pourquoi, me direz-vous, quand on est susceptible de telles impressions, se faire prêtre ? Hé ! se font-ils ce qu'ils sont ? Dès l'enfance, élevés par la milice papale, séduits ou les enrôle ; ils prononcent ce vœu abominable, impie, de n'avoir jamais femme, famille, ni maison ; à peine sachant ce que c'est, novices, adolescents, excusables par là ; car un vœu de la sorte, celui qui le ferait avec une pleine connaissance, il le faudrait saisir, séquestrer en prison, ou reléguer au loin dans quelque île déserte. Ce vœu fait, ils sont oints, et ne s'en peuvent dédire ; que si l'engagement était à terme, certes peu le renouvelleraient. Aussitôt on leur donne filles, femmes à gouverner. On approche du feu le soufre et le bitume ; car ce feu a promis, dit-on, de ne point brûler. Quarante mille jeunes gens ont le don de continence pris avec la soutane et sont dès lors comme n'ayant plus ni sexe ni corps. Le croyez-vous ? De sages, il en est, si sage se peut dire qui combat la nature. Quelques-uns en triomphent ; mais combien, au prix de ceux que la grâce abandonne dans ces tentations ? la grâce est pour peu d'hommes, et manque même au plus juste. Comment auraient-ils, eux, ce don de continence, jeunes, dans l'ardeur de l'âge, quand les vieux ne l'ont pas ?

« Ce curé de Paris, que Vautrin, tapissier, le trouvant avec sa femme, tua et jeta par la fenêtre, il y a peu d'années (l'aventure est connue dans le quartier du Temple ; on n'en fit point de bruit, à cause du clergé) ; ce curé avait soixante ans, et celui de Pezai en a soixante-huit, qui ne l'ont pas empêché, dernièrement encore, de prendre dans les boues une fille mendiante et tombant du haut mal. Il en fit sa maîtresse : autre affaire étouffée par le crédit des oints, car le père se plaignit, voyant sa fille grosse ; mais l'Église intervint. Celui qui ne peut à cet âge s'abstenir d'un objet horrible et dégoûtant, que pensez-vous qu'il ait fait à vingt ou vingt-cinq ans, gouverneur d'innocentes et belles créatures ? Si vous avez une fille, envoyez-la au soldat, au hussard, qui pourra l'épouser, plutôt qu'à l'homme qui a fait vœu de chasteté, plutôt qu'à ces séminaristes. Combien d'affaires à étouffer, si tout ce qui se passe en secret avait des suites évidentes, ou s'il y avait beaucoup de maires comme celui de Saint-Quentin ! Que d'horreurs laissent entrevoir ces faits, qui transpirent malgré la connivence des magistrats, les mesures prises pour arrêter toute publicité, le silence imposé sur telles matières !

(1) Ce savant Père de l'Église (185-253), pris d'un zèle fanatique, se fait châtrer pour échapper aux tentations qu'il éprouve. Plus tard, la secte des Valériens se livre également à cette amputation, et il faut que l'Église, alarmée, prenne des mesures sévères pour arrêter les ravages causés par cette abominable pratique (N. D. L. R).

Et, sans même parler des crimes, quelles sources d'impureté, de désordres, de corruption, que ces deux inventions du pape, le célibat des prêtres et la confession nommée auriculaire ! que de mal elles font ! que de bien elles empêchent ! Il le faut voir et admirer là où la famille du prêtre est le modèle de toutes les autres, où le pasteur n'enseigne rien qu'il ne puisse montrer en lui, et, parlant aux pères, aux époux, donne l'exemple avec le précepte. Là les femmes n'ont point l'impudence de dire à un homme leurs péchés ; le clergé n'est point hors du temple, hors de l'État, hors de la loi, tous abus établis chez nous dans les temps de la plus stupide barbarie, de la plus crédule ignorance, difficiles à maintenir, aujourd'hui que le monde raisonne, que chacun sait compter ses doigts. » (P.-L. Courier. *Pamphlets politiques et littéraires*. T. II.)

Et j'ajouterai avec l'illustre philosophe, mathématicien et physicien Pascal (1623-1662) :

« *Qui veut faire l'ange fait la bête !!!* »

Et comment n'en serait-il pas ainsi ? Rien n'est incontestablement plus difficile que de garder la chasteté ! Quand nous voyons des saint Antoine, des saint Benoît, des saint François d'Assises contraints de se livrer à des austérités effrayantes, de se rouler dans les épines et dans la neige pour éteindre la flamme amoureuse qui les dévore ; quand nous voyons des solitaires au fond de leur désert, et enfermés dans des trous de rocher, ou murés dans une cellule, être continuellement assaillis par les tentations de la chair, pourrait-il en être autrement des prêtres qui ne sont la plupart ni des saints ni des anachorètes.

Et non seulement comme tous les mortels, le prêtre est sujet à faillir ; il y est même plus sujet qu'eux parce qu'il a plus d'occasions de chute.

Je ne parlerai pas ici du célibat des frères de la doctrine chrétienne ; les chers frères ont voué leur existence à fesser les petits garçons, comme le dit le célèbre chansonnier Béranger. De cette vocation si bien sentie résultent les ignobles turpitudes dont, malgré toutes les précautions, retentissent trop souvent nos tribunaux correctionnels et nos cours d'assises.

HENRI CONSTANT.

Influence de l'orientation sur l'activité psychique

(Nouveaux documents. — Août 1911).

Sous ce titre, résumé en deux mots :

« L'art du Repos et l'art du Travail » nous avons étudié, il y a deux ans, avec l'excellent secrétaire général adjoint de cette société, M. Warcollier, l'influence de la direction Nord-Sud sur le repos du moteur humain et montré que notre système nerveux était influencé par le courant tellurique, au même titre que les lignes télégraphiques dans les expériences de MM. Brunhes, Marchand et le P. Cirera, présentées à l'Académie des sciences par M. Bouty.

Il pourrait paraître singulier qu'un courant magnétique aussi faible que le courant tellurique pût dominer ainsi toute notre activité musculaire et *psychique* et déterminer la position à prendre dans notre repos (*Nord-Sud*) ou dans notre travail (*Ouest-Est*).

Nous sommes heureux de constater aujourd'hui à l'appui de notre thèse de 1909 que le courant terrestre s'affirme de plus en plus comme un élément de haute importance au point de vue des communications électriques, des courants *avec ou sans fil*, qui ont tant d'analogie avec le courant nerveux et qui ont sur nos nerfs une action qu'il n'est plus besoin de démontrer.

Hier c'était M. Campbelle *Revue électrique* du 2 août 1911, (*Cosmos* du 2 septembre), qui reconnaît l'influence de la direction Nord-Sud sur les communications *par fil* télégraphique.

Aujourd'hui, c'est l'illustre Marconi qui dans une conférence à Londres sur la télégraphie *sans fil*, déclare que les résultats sont souvent très différents dans le sens *Nord-Sud* de ce qu'ils sont dans le sens *Est-Ouest* (*Revue des sciences, Journal des Débats*, 17 août 1911). A noter que les différences, constatées par Marconi, sont surtout importantes la nuit, et ceci est assez naturel, c'est la nuit que le courant tellurique Nord-Sud est le plus régulier.

Mais n'est-ce pas également la nuit que nous avons le plus d'intérêt à placer notre repos sous l'influence bienfaisante du magnétisme terrestre?

Conclusion. — Souhaitons que Marconi veuille bien vérifier sur lui-même l'influence qu'il vient de constater sur les ondes hertziennes de la T. S. F., et, en attendant, orientons nos pieds vers la croix du Sud et notre tête vers la Grande-Ourse, pour obéir à cette loi cosmique qui fait de chacun de nous comme une sorte de boussole vivante !

DUCHATEL.

RÉVÉLATION D'OUTRE-TOMBE[1]

PAR ANDRÉ DE LOR

L'intérêt grandissant des sciences psychiques, l'attrait qu'elles exercent, de plus en plus, non seulement sur ceux qui sont portés vers elles par le mouvement naturel de leur esprit et les inspirations qui leur ont été dictées, mais encore sur les personnes à qui, auparavant, les résultats des sciences exactes suffisaient, donnent une importance particulière aux ouvrages destinés actuellement à en assurer le développement et à en corroborer les découvertes.

Mais, en même temps, le crédit dont jouissent, chaque année davantage, les études concernant le mécanisme et l'avenir spirituels de l'humanité, impose à ceux qui s'en font les propagateurs, des devoirs nouveaux.

Autrefois — et il en fut ainsi à l'origine de toutes les sciences — on était tenté et on avait le droit d'accueillir toutes les manifestations de la révélation psychique, si confuses qu'elles pussent être, si mélangés qu'en fussent les éléments. Il importait, en effet, avant tout, de réunir le plus grand nombre de témoignages possible autour des principes d'une science séculaire, que le temps avait ensevelie, et à qui manquaient des preuves immédiates. Autrement dit, si, sur la foi des livres légués par les anciens peuples, et vérifiés par l'exégèse, il n'était pas permis de douter que la haute science eût existé, rien, par contre, ne nous autorisait à croire qu'elle eût encore autour de nous, des racines et fût appelée à revivre.

C'est pourquoi, en vue d'affirmer une renaissance ardemment désirée, aucun indice ne pouvait être négligé. On chercha l'étincelle de vérité au milieu des plus troubles nuées. On accepta le torrent des folies, afin de découvrir, au fond, une parcelle de la pierre merveilleuse. Les déments et les simulateurs ne manquèrent pas. On feignit de les accueillir.

Avant de se faire l'interprète d'une pensée que lui transmit, par la voie de l'inspiration, un être disparu, l'auteur de *Révélation d'Outre-tombe* ne s'était jamais adonné à de périlleuses tentatives de communications avec le monde supérieur. Il ne s'y croyait point prédisposé ; il n'avait cédé à aucune de ces fausses pratiques auxquelles succombent tant de natures faibles, sensibles aux appâts de l'illusion. Ainsi cet ouvrage est la manifestation spontanée, imprévue, soudaine, de l'au-delà, auprès d'un esprit qui n'y était nul-

(1) En vente à la Librairie des Sciences Psychiques, 1 vol. in-18. Prix : 3 fr. 50.

lement enclin. Cela est si vrai que M. André de Lor douta longtemps de l'importance et de la qualité de l'apparition qu'il eut, et des paroles qu'il entendit.

Il n'était pas, non plus, littérateur : il ne risquait donc pas d'être dupe d'un mirage que lui offrît le cours de son invention.

Étonné, lui-même, du message qu'il recevait, dépourvu des habitudes et des habiletés à l'aide desquelles les *professionnels* de l'inspiration déforment ce qu'on leur communique, dénué de toute ruse littéraire, M. André de Lor, une fois qu'il la posséda, conserva sa révélation avec une piété, un respect, une docilité anxieuses. Il n'y voulut rien modifier, rien ajouter ; il eut craint de la dénaturer ; il lui garda sa précipitation parfois un peu fiévreuse, et son enthousiasme parfois un peu désordonné. Il se contenta d'en redresser les phrases qui restaient souvent en suspens, ou que l'exaltation enchevêtrait.

A ce titre et par ces traits, l'ouvrage qui s'offre aujourd'hui au public est une transcription exacte des rapports échangés, au gré d'une volonté mystérieuse, entre une âme d'en haut et une âme d'en bas, entre un esprit de la grande Terre, et un de la petite.

C'est là un *témoignage* auquel personne ne saurait refuser la sincérité, la clarté et l'éloquence.

H. H.

NEUF DESSINS

de Mme Marie EGOROFF (1)

(*Illustrations de la Révélation d'Outre-Tombe.*)

Mme Egoroff a consacré au livre de M. André de Lor neuf planches qui forment un album séparé. Ces planches retracent les épisodes principaux de l'ouvrage. Leur langage ne suppose, pour être compris, aucune initiation préalable L'inspiration de Mme Egoroff, en effet, ne s'évade jamais hors des spectacles auxquels est accoutumée notre vue ; c'est à eux qu'elle s'alimente. Elle ne recourt pas à des gradations difficiles de symboles qu'il faille déchiffrer, dont il faille connaître la clé avant de pouvoir y retrouver la personne humaine dans nos étapes de la naissance à la mort, de la vie matérielle à la vie spirituelle, du monde terrestre au monde supra-terrestre. Non : l'art de Mme Egoroff s'en tient aux éléments que lui offre la réalité. Le

1. En vente à la Librairie des Sciences Psychiques, 1 album in-4 raisin comprenant neuf planches tirées en phototypie et encartées dans une couverture illustrée, le tout enfermé dans une pochette, prix : 7 fr.

visage humain y garde l'importance qu'il a pour les peintres ; il ne subit aucune déformation hasardeuse ; il n'est assujetti à aucun remaniement dû à un effort d'abstraction. C'est sa valeur la plus naturelle interprétée d'une certaine façon qui l'oriente vers le but surnaturel qu'à travers lui, Mme Egoroff veut nous faire atteindre.

Nous avons dit à quel point l'ouvrage de M. André de Lor comporte de simplicité et de clarté. Les planches de Mme Egoroff le complètent admirablement. Le livre, illuminé par l'album, rendra facile le chemin de la compréhension à ceux qui voudront, sans parti-pris, s'y engager. Guidé par un récit, averti par des figures si humaines, pourra-t-on prêter à cette révélation un tour chimérique susceptible de faire douter de sa vérité et d'affaiblir, au détriment de la science psychique tout entière, la valeur du document exact qu'il a et sur laquelle nous tenons à insister ?

L'art de Mme Egoroff a donc pour centre la figure humaine. Elle n'est point, ainsi qu'il arrive dans beaucoup d'œuvres de cet ordre, traitée par masses, par agglomérations, chaque face étant réduite à ses lignes fondamentales, et n'ayant de prix que pour une espèce de soumission à l'expression commune et monotone des faces voisines.

Chez Mme Egoroff, la figure humaine conserve toute sa force particulière, tout son sens personnel. Elle s'impose, sans encombrement, en quelques types choisis dont chacun a sa physionomie propre, sa vie à lui, son indépendance. L'individualité des figures et leur intensité isolée sont les moyens par lesquels Mme Egoroff sait évoquer la multitude et l'universel, à l'encontre des habitudes de l'art spirite qui opère surtout par entassement, par effacements réciproques, par confusion. En regardant les neuf plans de la Révélation, on croirait voir des portraits, tant le détail des visages a de soin, de variété, de précision.

Ainsi, loin de participer des divers systèmes que l'on retrouve à travers les innombrables dessins d'inspirés, et qui mettant entre eux la parenté d'une vision toujours schématique, fluide et arbitraire, l'art de Mme Egoroff détruit les qualités de composition et de consistance plastique habituelles à l'art. Cela donne à Mme Egoroff une place particulière. Son œuvre n'est pas une de ces œuvres curieuses issues d'une exaltation spéciale de l'intuition, mais qui sont situées en dehors des conditions coutumières de l'art. Elle est, au contraire, pénétrée de discipline et de tradition et garde avec la matière des choses, un lien constant.

Pourtant, ces neufs planches auxquelles s'ajoute la couverture, inspirée d'un hiératique symbole, ne pourraient être rangées, non plus, parmi les œuvres positives. Si leurs éléments sont fidèlement empruntés à ce monde, elles nous transportent, cependant, dans un autre monde, dont nous ressentons, en les contemplant, le choc, l'étonnement, la fatalité.

A quoi cela tient-il ? Comment Mme Egoroff s'y prend-elle pour obtenir, avec des procédés réalistes, des évocations aussi irréelles ?

Ici intervient un sentiment de la disposition des personnages, de l'éclairage de leurs figures, et du décor qui les entoure, où Mme Egoroff témoigne d'une originalité subtile et savante.

Le corps des personnages ou n'existe pas ou se perd dans d'amples draperies, de sorte que les têtes qui seules, résistent et seules subsistent, semblent flotter en suspens, dans l'éther. Elles sont baignées, en outre, d'une lueur pâle d'auréole, d'une lueur froide et immuable qui les transforme en apparitions merveilleuses et tragiques. Le plan sur lequel elles apparaissent est un plan factice introduit dans l'échelle des plans de l'ensemble de la gravure ; il en rompt l'équilibre, y provoque des contrastes violents et éveille ainsi le trouble de l'extraordinaire et du miraculeux.

Enfin, le décor, tout en étant construit, massif, bien réel, plonge en des zones ténébreuses. Ce ne sont que passages souterrains, cryptes secrètes, escaliers aux volutes tourmentées. C'est le domaine où la nuit couve ses fantômes. Et soudain le vol de ces grandes bêtes humaines y jaillit, imprégné de lumière ! Des accessoires aux formes inusitées, ceux mêmes dont il est question dans le livre, ajoutent à ce séjour une étrangeté qui, sans rompre avec la vie réelle, procure l'impression qu'en ces lieux on s'en échappe, on la devance, ou la domine.

Tels sont les traits généraux de l'œuvre de Mme Egoroff.

Le livre de M. André de Lor lui devra une confirmation puissante. Pour qu'en effet, il ait pu inspirer un ensemble de dessins aussi harmonieux et aussi déterminés, il faut que l'émotion et la démonstration qu'il renferme dépassent la conscience de son auteur, et possèdent une portée et un rayonnement général. Les dessins de Mme Egoroff ne pourront que rendre encore cette portée plus nette, et ce rayonnement plus convaincant.

La Pensée de Jésus (Suite)

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE DEUXIEME

LES SCIENCES

18. Comment la lampe de nuit qui s'éteint faute d'huile, pourrait-elle maudire le soleil parce qu'il donne sans peine une clarté qui n'a rien de comparable avec la lueur tremblante qu'elle donne elle-même ? Quiconque s'effraie de ces prétendues nouveautés ne prouve qu'une chose : l'existence de la maladie qui l'afflige.

19. Et pourtant ceux-là aussi, s'ils voulaient bien regarder au fond de ce miroir où tout se réflète, sur cette glace qui ne ment pas, dans cet appareil merveilleux que Dieu seul fit pour l'usage de ses créatures pensantes, dans la conscience, pour l'appeler par son nom, les nouveautés qu'ils repoussent, le plus souvent sans en comprendre la raison, ils les accueilleraient comme des choses retrouvées.

20. L'attraction ou la répulsion que l'on éprouve pour une chose est un indice qu'on ne lui est pas étranger. L'indifférence est le sentiment naturel que l'homme éprouve pour ce qu'il ne connaît pas. C'est dans l'histoire de son passé, dans l'examen sérieux de sa conscience, qu'il peut trouver les vestiges apparents de ce passé que, dès lors, il peut tenter de reconstruire.

21. Ce travail de recherches rétrospectives, difficile mais non pas impossible, tant s'en faut, sur la terre, est l'heureux privilège des habitants des mondes supérieurs à cette planète. Là, non seulement on retrouve sans peine et toujours la trace ineffaçable des connaissances antérieurement acquises, mais le passé tout entier jusqu'en ses moindres détails se reflète dans le miroir de l'âme attentive à s'examiner.

22. La raison de cette différence a été donnée. Dieu, dans son extrême bonté et pour aider ses enfants à progresser vers lui, a voulu qu'un voile momentané fût jeté sur tout ce qui pourrait troubler leur marche ascensionnelle. Il est des crimes hideux dont le souvenir serait trop pénible à d'anciens coupables, aujourd'hui en voie de régénération dans le monde terrestre.

23. Ces hommes nouveaux reculeraient d'horreur devant les hommes anciens qu'ils furent eux-mêmes ou parmi lesquels ils retrouveraient des personnes aujourd'hui bien chères à leur cœur. Quelle terrible révolution,

quel chaos, quels cataclysmes ne sortiraient pas de la mise au jour de tout un passé de haines, de vengeances, de déprédations réciproques !

24. Les hommes qui ne sont pas encore assez avancés pour pardonner *tout* ou pour subir *toutes* les humiliations avec patience, en expiation de fautes ou de crimes autrefois commis, sortiraient brusquement de la bonne voie pour se ressouvenir d'un passé de luttes sauvages et faire se développer en eux des ferments de haine non encore étouffés. Il existe malheureusement de graves désunions parmi les hommes ; mais ces désunions prendraient bien vite le caractère d'un fléau public, si tout ce qui est caché dans le passé des existences était mis à découvert.

25. Et cependant il faut bien qu'un jour toutes ces choses soient connues, mais seulement lorsqu'elles ne pourront plus entraver le progrès général ou particulier, lorsque des réparations suffisantes auront eu lieu. Alors l'humanité terrestre pourra plonger ses regards investigateurs au fond de son histoire passée et dire devant Dieu et les Esprits qui de sa part s'intéressent et aident à son avancement : « Voilà ce que je fus, voilà ce que je suis. » Car l'humanité est bien loin encore de connaître son histoire.

26. Ce que les hommes pris dans leur ensemble pourront faire, chacun le fera individuellement quand il marchera sérieusement dans la voie du progrès. Plus le présent s'accomplira selon les lois de la justice et de la vérité, plus le passé deviendra clair aux yeux de l'observateur de soi-même, car la connaissance des victoires remportées décuple les forces et le courage.

27. Mais il faut bien se garder de compter comme une victoire ce qui quelquefois est une honteuse défaite. Le point de vue auquel on se place défigure étrangement les choses observées lorsqu'il n'est pas le véritable. Pour bien envisager un objet, il faut s'isoler de lui, pour faire un examen sérieux de soi-même, il faut se porter au dehors et se juger avec la même sévérité que parfois malheureusement on apporte en jugeant les autres.

28. Quel but se proposent les sciences ? L'amélioration de l'état matériel des hommes, l'augmentation continue de leur bien-être. Mais ce bien-être matériel lui-même ne peut produire le complet effet qu'on en attend si on n'est pas préalablement disposé à le recevoir. Les choses ne valent que par le prix qu'on y attache, et pour les bien apprécier il faut en avoir fait un certain usage.

REVUES ET JOURNAUX ÉTRANGERS

M. Ch. Bailey à Londres

Le médium australien Ch. Bailey est actuellement à Londres où il vient de donner une série de séances plus intéressantes qu'affirmatives, croyons-nous. Voici du reste ce qu'écrit le Dr Wallace au *Light* :

« La semaine dernière, je fus un des assistants de la première séance donnée par M. Ch. Bailey depuis son arrivée dans cette contrée.

« Comme démonstration du genre de médiumnité auquel son nom est attaché, c'est-à-dire l'apport d'objets de grande distance et le passage de la matière à travers la matière, disons que cela fut très intéressant mais non convaincant. Il y eut une absence absolue de conditions sérieuses, quoique les guides m'aient avec insistance engagé à explorer le médium, ce que je fis. Bien qu'assez captivants, les faits n'ont nullement présenté une valeur de démonstration. »

Il est pénible de penser que ces séances si peu convaincantes, basées sur des faits si peu démonstratifs, font plus d'incrédules que de croyants. Aussi devons-nous engager les assistants à prendre toutes les précautions nécessaires, pour que les médiums soient soumis à un contrôle suffisant.

Sauvé du suicide par un spirite

Le *Light* nous rapporte le récit suivant pris dans le *American Register and Anglo Colonial Word* du 4 juin.

Cheiro, investigateur bien connu, donna dans une brillante séance des éclaircissements sur le spiritualisme, démontrant combien fréquemment il apporte la paix et parfois même le réconfort aux peines du cœur, la séance avait été dignement tenue. Il en jaillit un fait essentiel.

Un docteur de New-York, matérialiste, était resté trente ans célibataire, ne voulant pas se marier à une autre jeune fille que celle dont il avait fait choix, des empêchements retardant la réalisation de ses désirs, enfin il finit par se marier à cette jeune femme, lorsqu'elle mourut dix jours après enlevée par une pneumonie double. Le cœur brisé, le docteur décida de se suicider. Un soir, lui et Cheiro se promenaient dans New-York City, quand ce dernier, comme ils passaient devant la demeure d'un médium bien connu de lui, suggestionna le docteur qu'il devait entrer et obtenir une séance. Ainsi firent-ils et quelques instants après le docteur obtenait une conversation avec sa femme dont la clarté le ravissait.

Il reconnut les sons de sa voix, et la physionomie du médium prit une expression semblable à celle de l'absente, même une langueur dans la partie supérieure du côté gauche de la lèvre fut remarquée.

Elle lui dit « qu'il ne devait pas se suicider, ce qui retarderait leur réunion bien davantage que leur séparation actuelle et lui démontra qu'il devait employer sa vie en travaux utiles à l'humanité; alors la mort deviendrait pour lui une délivrance naturelle. »

Dix ans se sont écoulés depuis cet événement, plusieurs centaines de personnes ont profité de ses soins.

Message spirite contrôlé

A une séance tenue chez Mme Bentley, Broad-way-avenue, West Croydon, le 15 mars 1911, une personnalité se manifesta par la médiumnité de Mme Bentley et affirma ce qui suit :

« Mon nom était le Rev. John Robinson, mort le dimanche 16 janvier 1876, à Pinner, Middlesex, dans ma soixante-dix-septième année. J'ai été enterré le vendredi suivant au cimetière de Kensal Green, suivi par cent de ceux qui avaient collaboré à mon œuvre.

« Je fus pendant trente années membre de la Société N... qui se composait de cent membres à mon entrée et de quatre cent cinquante quand je mourus. »

Nous tous assistants soussignés, affirmons que les renseignements ci-dessus furent recueillis et mis en écrit sous la dictée de l'intelligence qui se manifestait et nous en affirmons la rigoureuse exactitude. Signé: W. R. Harding ; A. Adous, A. Bentley ; G. Tickner.

Les assertions contenues dans ce message ont toutes été soigneusement vérifiées. Une enquête au cimetière de Kensal Green a fait découvrir la tombe du Rev. John Robinson, la date de sa mort (16 janvier 1876), âgé de soixante-dix-sept ans, et ce fait que pendant de longues années il fit partie d'une société religieuse à Londres. Le nom de sa femme s'y trouvait inscrit et le fait qu'elle était de Pinner, Middlesex.

Il restait à contrôler que le 16 janvier 1876 fut bien un dimanche, qu'il avait été enterré le vendredi suivant, et qu'il avait été suivi par cent de ses fidèles, qu'il avait fait partie de la société pendant trente années et que les fidèles de son groupe étaient passés de cent à quatre cent cinquante.

Effectivement le 16 janvier 1876 fut bien un dimanche, la date du service funéraire était le vendredi 21 suivant, le nombre des assistants à ses funérailles fut également affirmé exact par un membre officiel de la dite société.

La seule différence trouvée fut dans le nombre des années qu'il passa dans la société, qui fut de trente et une années au lieu de trente.

Les personnes présentes à la séance, ajoute le *Light*, ont affirmé par écrit qu'elles n'avaient jamais eu connaissance de l'existence du feu Rev. John. Robinson, pas plus que des renseignements qu'il a donnés et qui font le sujet de l'enquête.

Cette déclaration ajoute encore à la valeur du fait.

B. J.

LIVRES NOUVEAUX

H. Durville. — *Pour dédoubler le Corps humain.* Manifestations du Fantôme des Vivants. Résumé d'une conférence faite à l'Hôtel des Sociétés savantes, avec projections lumineuses, 2e édition de 48 pages, illustrée de 35 figures. Prix : 1 franc.

Petit ouvrage exposant quelques-uns des pouvoirs du double, du fantôme séparé du corps vivant, qui est surtout remarquable par 35 figures dont le tiers environ sont inédites.

H. Durville. — *Pour combattre le Diabète*, 2e édit. Brochure de 24 pages. Prix : 1 franc.

Monographie du *diabète*, succincte, résumée, et malgré cela parfaitement suffisante pour indiquer au diabétique, ainsi qu'à celui qui est prédisposé à le devenir, comment ils peuvent se traiter eux-mêmes et se guérir, presque toujours sans avoir recours au médecin.

Avec sa clarté et sa précision habituelles, l'auteur définit la maladie, explique ses causes et ses symptômes, indique le pronostic ; et, ce qui vaut mieux encore pour le malade, il décrit amplement *ce qu'il faut faire et ce qu'il ne faut pas faire*, pour s'améliorer d'abord et se guérir ensuite.

L'ouvrage se termine par de remarquables exemples de guérison.

Origines de la Matière et de la Vie et forces invisibles, par le Dr Bouglé
Prix : 2 fr. 50.

L'auteur a publié plusieurs ouvrages qui eurent du succès et sont presque tous épuisés. Dans *Origines de la Matière et de la Vie* il s'est efforcé d'écrire dans un style simple et clair. M. le Dr Bouglé veut être compris de ses lecteurs et si ses idées rencontrent des adversaires, du moins ceux-ci seront-ils obligés de proclamer sa franchise et sa bonne foi ; il démontre que sans l'idée de matière on ne peut rien comprendre ni expliquer et c'est pour

lui la raison qui permet d'affronter les problèmes de l'Au-delà, d'admettre l'immortalité et de prouver la survivance. C'est un livre à lire et à propager, car il est curieux, instructif et consolateur. En voici la *Table des Matières :* I. Problème de la vie. — II. Origines de la vie. — III. La Loi universelle. — IV. La Loi d'amour, morale, décence et légendes. — V. Ame, matière. — VI. La Clef du bonheur, la conscience, le problème de l'inconnu, harmonie. — VII. Pluralités des mondes, immortalité, fraternité. — VIII. Le Cerveau, force psychique.— IX. L'Influence psychique et le pouvoir mental, abuseurs et abusés, les preuves de la survivance.

Étude scientifique du spiritisme, par Émile Boirac, Recteur de l'Académie de Dijon. Prix : 1 franc.

Après avoir distingué les deux sens principaux du mot spiritisme, selon que ce mot désigne tantôt un certain ensemble de faits objectivement donnés et plus ou moins confondus par le public avec les faits d'hypnotisme, de suggestion, de télépathie, de magnétisme animal, etc... tantôt une certaine conception de ces faits destinée à les expliquer et souvent développée, en tout un système philosophique ou religieux, le savant auteur de la *Psychologie inconnue*, s'efforce de montrer qu'il est possible d'étudier les faits spiritiques ou spiritoïdes sans prendre nécessairement parti pour ou contre la conception spirite de ces faits. Il prétend même que la véritable méthode scientifique impose au chercheur cette attitude obstinément impartiale et désintéressée. Ce qui ne veut pas dire, selon lui, que l'hypothèse des esprits doive être systématiquement écartée *a priori* comme antiscientifique. Si elle se donne pour ce qu'elle est, c'est-à-dire pour une simple hypothèse suggérée par certains faits et soumise au contrôle indéfini des observations et expériences ultérieures, cette hypothèse, quelque invraisemblable qu'elle puisse paraître, doit être admise comme toutes les autres, à essayer de faire sa preuve C'est seulement à la double condition de se tenir ainsi à égale distance d'un scepticisme de parti pris et d'un dogmatisme anticipé que l'étude du spiritisme (au sens objectif de ce mot) pourra sortir enfin de la phase théologique ou métaphysique dans laquelle s'attardent encore les adversaires aussi bien que les partisans du spiritisme (au sens subjectif) et entrer enfin dans la phase vraiment positive ou scientifique.

Le Secret de l'univers devant la science officielle. — La Mécanique universelle dévoilée d'après Clémence Royer et mise à la portée de tous, par E. Hureau. Un vol. grand in-18 jésus de 204 pages. Prix : 3 fr. 50.

L'auteur, se conformant au désir des Esprits exprimé dans les ouvrages d'Allan Kardec, a voulu placer définitivement le Spiritisme sur le terrain de la Science pure et il a eu le courage de faire l'étude de tous les principaux systèmes sur la Constitution du Monde, de Crookes à Curie, de Haeckel à Ostwald, de Kant à Spencer, des matérialistes aux occultistes, et il a reconnu l'insuffisance de toutes ces conceptions.

Cette insuffisance est d'ailleurs admise par tous ces savants eux-mêmes car tous déclarent les Causes premières et originelles, le *Noumène*, inaccessibles à l'esprit humain.

Or, ce sont ces *Causes premières* qu'un génie sublime a eu la mission de révéler au monde. C'est à une femme, Clémence Royer, qu'a été confiée cette grande œuvre et maintenant l'humanité peut saisir les origines, la Chose en Soi, le secret de la Force et de la Matière et de tous les phénomènes qu'elles présentent.

Connaissant avec précision le tissu dont les matières sont faites, possédant l'explication certaine de la Cohésion, Gravitation, Chaleur, Lumière, Electricité, Radio-activité, nous pourrons tenter l'explication vraiment scientifique des faits spirites, prouver l'existence de l'âme et démontrer sa Survie forcée. Ce sera l'objet d'un second volume.

L'auteur fait appel aux spirites pour qu'ils s'assimilent d'abord ce premier ouvrage que des communications spirituelles l'ont encouragé à publier tout en le dirigeant dans ses travaux.

La Fraternité enseignée, par Marc Aurèle. Choix de maximes recueillies par E. D., à la lumière de la Théosophie, prix 1 fr. 50.

I. Tous les hommes sont frères. — II. Sur les offenses qu'on reçoit. — III. Supporter les hommes. — IV. Pardonner à ses ennemis et les aimer. — V. Vers l'Unité. — VI. Pensées théosophiques.

L'idée de fraternité humaine jaillit de certaines maximes de Marc-Aurèle avec une insistance, une originalité et une puissance d'expression qu'on ne retrouve chez aucun philosophe de l'Antiquité ni des temps modernes. Il les écrivit *pour lui-même* dans le tumulte de la vie des camps. C'est pourquoi, dans ces pensées intimes, apparaît son âme tout entière, constamment préoccupée des moyens les plus propres à satisfaire aux lois d'humanité, de justice et d'amour.

S'adressant à la raison pure et compatissante, ce petit recueil, édité avec

le plus grand soin, constitue l'un des plus sublimes traités de morale qu'on ait écrits.

Par sa lecture, chacun apprendra à n'être ni irrité ni offensé par la méchanceté d'autrui. C'est un livre de chevet qui apaisera maints tourments et donnera la paix du cœur.

Cours pratique d'Hypnotisme et de Magnétisme,
par le professeur DONATO, avec préface du Dr ENCAUSSE (Papus). Prix 2 fr. 50.

L'hypnotisme et le magnétisme ne semblent encore à beaucoup de personnes qu'une simple « charlatanerie » où le succès des expériences est dû à la complicité des sujets. Il suffit de lire le livre du professeur Donato pour se convaincre du contraire. Les expériences curieuses et simples, que tous peuvent faire grâce aux explications claires de ce livre et aux illustrations (documents photographiques), auront le plus vif succès dans les réunions d'amis, ou dans les salons. On trouvera dans cette véritable science, reconnue et utilisée par la médecine, nombre de ressources contre les maladies, et les lecteurs du professeur Donato trouveront dans ce livre agrément et utilité. Le cours pratique d'hypnotisme et de magnétisme est une source de distractions inépuisable.

CONFÉRENCE

M. Sédir donnera les vendredis 13, 20, 27 octobre, 3 et 10 novembre 1911, Cinq Conférences sur :

L'INVISIBLE ET LA VIE QUOTIDIENNE

La doctrine spirituelle primitive du Christ y sera exposée telle que la tradition orale directe a pu en transmettre le sens depuis vingt siècles.

Ayant à remplir des engagements pendant l'hiver, en Province et à l'Étranger, **M. Sédir** reprendra dès mars 1912, la suite de ce sujet.

Les présentes Conférences auront lieu à 8 heures et demie très précises du soir, *32, rue Cardinet*, au fond de la deuxième cour, au rez-de-chaussée à droite (Métro Malesherbes ou Monceau).

COMMUNIQUÉS

Le Conseil d'Administration de l'*Institut de Recherches Psychiques de France* a décidé, pour la rentrée prochaine, la formation d'une section d'étude de la Photographie transcendantale.

Le groupement se réunira pour l'étude de cette question, une fois par semaine, 5, rue Nicolas-Flamel, à 9 heures du soir, la première semaine d'octobre pour se terminer à fin mai 1912, soit 34 séances.

Chaque séance se composera :

1°. — Théorie et pratique d'effluviographie et de photographie transcendantale suivant les procédés du Dr Baraduc et du commandant Darget.

2°. — Essai de photographie du Fantôme du vivant.

3°. — Essai de photographie du Fantôme du décédé.

Le Secrétaire Général de l'Institut,
LEFRANC

A partir du 20 septembre la Société des Études Psychiques de Milan et la Revue **LUCE E OMBRA** auront leur siège à Rome (4 rue Varese) mais conserveront le même programme et les mêmes Président et Direction.

A Milan restera une section de notre Société avec le médium Politi, et son programme d'études et de travaux concordant avec le nôtre et que nous espérons fécond en résultats, marchera, nous l'espérons, de front avec nous.

Luce e Ombra sera l'organe des deux centres et continuera ainsi l'œuvre commencée depuis dix années.

SOCIÉTÉ INTERNATIONALE DE RECHERCHES PSYCHIQUES

Nous apprenons la création, à Paris, d'une société internationale de recherches psychiques, dont le but principal est de réunir les personnes qui s'occupent pratiquement ou théoriquement de toutes sciences se rattachant au domaine du Psychisme. Ses efforts tendent à l'étude, à l'avancement et à la propagation des différentes sciences encore peu approfondies ou mal connues, comprises sous la dénomination générale de Sciences Psychiques ainsi qu'à faciliter les voies et moyens à tous ceux qui désirent entreprendre des études dans cet ordre d'idées.

Cette société créée sous les auspices de MM. Maurice de Rusnack, Papus, Donato, Fabius de Champville, Henri Mager, Evariste Carrance, Marc

Mario, Eugène Figuière, Fernand Girod, Alexandre Mercereau, M. C. Poinsot, Jacques Nayral, Georges Siebert, Maurice Duplan, Sylvain Déclantine, Gaston Bourgeat, Frédéric Valette, Bartelémy Bonnet, Jaudon, H. C. James, Mmes Marie Stahl et Josselme Monroc, a son siège central au bureau, du Journal *la Vie Mystérieuse*, 3, rue de l'Estrapade, à Paris, où toutes les demandes et adhésions doivent être adressées.

BULLETIN DES SOMMAIRES

Revue scientifique et morale du Spiritisme. — *Août.* — Les hypothèses sur l'origine de la vie, G. Delanne. — Poésies médianimiques. — La lutte morale individuelle, Le Chevalier Le Clément de Saint-Marcq. — Le sentiment du mystérieux chez les animaux, James Smyth. — Libre arbitre ou la mort ! L. Chevreuil. — A propos de l'intervention des Esprits sur les médiums, G. Le Goarant de Tromelin. — La Biologie du savant, Rouxel. — Religions et christianisme, Général Noël. — Les lumières pendant les séances spirites. — Télépathie, Isidore Leblond. — Ouvrages nouveaux. — Revue de la Presse, Dr Dusart.

Annales des Sciences Psychiques. — *Août.* — Dr de Schrenck-Notzing : L'expérience de la cage du médium Lucia Sordi. — Dr J. Ochorowicz : Nouvelle étude expérimentale sur la nature des « Rayons Rigides » et du courant médiumnique (*suite*). — A. de Coudenhove : Notes pour l'étude des phénomènes dits de Psychométrie. — Dr J. Maxwell : N'est-il pas possible que les choses se souviennent ? Si oui, la psychométrie peut devenir une science. — B. M. Godsal : Un témoin des phénomènes de Costa Rica les proclame les plus convaincants qu'il ait jamais vus. — Correspondance. — Au milieu des Revues. — Le mouvement psychique. — Échos et nouvelles.

Revue Théosophique Française, Le Lotus Bleu. — *Août.* — Annie Besant : Théosophie et nouvelle Psychologie : Télépathie. — C. W. Leadbeater : Demande et réponse. — D. A. Courmes : Les grands salons d'art de 1911 à Paris. — D. A. C. : Échos Théosophiques, Revue des revues, Bibliographie. — Vies passées de membres de la S. T.

Le Voile d'Isis. — *Septembre.* — F. K. Gaboriau : E. Bosc. — Horoscope de Félix Gaboriau : Julevno. — A propos du Christ : Sédir. — De l'Intuition : E. Bosc. — Les nombres : Eckarlhausen. — Les mystères d'Isis (*suite*) : T. P. Boulage. — Echos. — Bibliographie. — Revues.

Le Monde Psychique. — *Septembre.* — Travaux de l'Institut de recher-

ches psychiques de France : I. Comment il faut étudier le problème spirite (*fin*) : L. Lefranc. — II. Méthode de dédoublement personnel : Ch. Lancelin. — Travaux généraux et recherches particulières. — I. Le problème de la réincarnation (*suite*) : L. Lefranc. — II. Quelques problèmes de la médiumnité ; H. Leaf. — Recueil de faits.

Le Fraterniste. — *Septembre.* — Manifeste des nouveaux chrétiens : A. Valabrègue. — Le Dynamistographe de MM. Zaalberg van Zelst et Maila : J. M. Keen. — Encore la peine de mort. — Les Bouffons du Peuple : C. Moy. — Notre société retarde : P. Pillault. — A Calais, Prodigieuse médiumnité. — Les Guerres coloniales et leurs conséquences psychosiques : Langlet. — A la recherche de la vie à bon compte. — Courage et probité scientifiques : Commandant Darget.

Le Théosophe. — *Septembre.* — Pour aplanir le chemin de l'Instructeur des mondes : Emile Marcault. — Différence entre les Sociétés psychiques et la Société Théosophique : G. Revel. — Une étude sur le Karma : A Besant. — L'auto-éducation. — La Vision du Pèlerin : Aimée Blech. — Quelques observations sur la critique de la Théosophie : Johan van Manen.

Filosofia della Scienza. — *Août.* — A Sacchi : Sur les lois de la douleur (Lettre à M. Innocenzo Calderone). — L. Nola Pitti : La connaissance de l'avenir (l'activité fondamentale). — V. Cavalli : Le préjudice religieux et le musée des âmes du purgatoire. — F. Graus : Sanctuaire et piscine miraculeuse. — L. R. Les Revues. — Bibliographie.

Ultra. — *Août.* — H. P. Blavatsky : Qu'est la magie en réalité ? — But et Idéal de la Ligue Théosophique indépendante. — Prof. Alberto Gianola : Pythagore et ses doctrines dans les écrivains latins du 1er siècle. — Augusto Agaluti : Les mystères de l'antique Egypte. — Prof. Enrico Monnosi : Le spiritisme et la science. — Mouvement Spiritualiste. — Mouvement Théosophique. — Les Revues. — Les Livres.

Æsculape. — *Août.* — La Pathologie des Aztèques d'après leurs ex-voto (17 illustrations), par le Dr Bérillon, Prof. à l'École de Psychologie. — La pathologie mexicaine avant Christophe Colomb révélée par des statuettes. L'aliéné ligoté, son lézard. — Le Jardin des Serpents (5 illustrations), par le Prof. Pozzi. — Le Dr Vital Brazil, de Saõ Paulo, et ses serpents. La lutte dramatique du Mussurana et du Jararaca ; le Jararaca englouti. Le sérum polyvalent. — Les Aïssaouahs (6 illustrations), par le Dr G. Encausse (Papus). — La prière, la danse sur la lame du sabre, l'épée dans l'abdomen, le clou enfoncé dans la boîte crânienne, l'œil extrait de l'orbite. — Une visite au

Dr P.-E. Colin, graveur (11 illustrations), par le Dr Rabier. — Etude complète de l'œuvre de Colin, notre très grand graveur sur bois. Ses débuts, l'évolution de son art ; la simplicité puissante d'un primitif ; l'épopée de la Terre. — Le Musée du Dr Lannelongue à Castéra-Verduzan (3 illustrations). — Un musée type dû à une initiative médicale. Les chefs-d'œuvre de tous les âges, de toutes écoles. — Quelques risques de la Profession médicale (5 illustrations), par le Dr A. Marie, médecin-chef de l'Asile de Villejuif. — Le martyrologue médical, jusqu'à Grimard. Victimes illustres. Trois panoplies d'instruments de crime. Impressions d'un rescapé. — Cannibalisme (7 illustrations). — D'après un témoin oculaire, compagnon de Stanley. Le séjour préalable dans l'eau ; la chose ; les divers modes ; le moral de la victime prédestinée. — Supplément. — L'Asperge (Sonnet de Monselet).— Morale bernoise. — Napoléon et le suicide. — Le cœur et l'urne funéraire. — Derniers jours de Verlaine. — Lait végétal. — Voies célestes. — Les enfermés. — Mouvement antijennérien en Angleterre. — Teintures pour cheveux. — Diagnostic étiologique de la Tour penchée. — L'âme d'une petite fille. — Un livre du Sieur de la Framboisière. — La Mort et la Vie. — Imprudences. — Les lions aiment-ils la chair humaine ? — Névroses à décharge. — Napoléon devant la nourriture. — Rostand et le Cantique de l'Aile. — La Syphilis aux temps préhistoriques.

A LA LIBRAIRIE SPIRITE VIENT DE PARAITRE :

L'ÉGALITÉ SOCIALE

Par PHARASIUS

Prix . . . . . 2 fr.

FIN OCTOBRE PARAITRA :

MÉMOIRES SUR LES SCIENCES OCCULTES

DE SCHOPENHAUER

Prix. . . . . 6 fr.

Le Directeur-Gérant : Paul Leymarie.

MAYENNE, IMPRIMERIE CHARLES COLIN